



~~Politik~~

~~20f.~~

Franz. Liss.

~~dicke Stück, 00~~

~~(Ausg. 1702 = Tf. 935)~~

~~De.~~

00 W

Callières, François de:

DES MOTS

A LA MODE

ET

DES NOUVELLES

FAÇONS DE PARLER,

*Avec des observations sur diverses  
manières d'agir & de s'exprimer.*

Et un Discours en Vers sur  
les mêmes matières.

QUATRIÈME EDITION.

*Augmentée de plusieurs Mots nouveaux &  
d'une Lettre sur les Mots à la mode.*



A LA HAYE,

Chez ABRAHAM TROYEL,  
Marchand Libraire à la grand' Sale  
de la Cour.

---

M, DC, XCIII.

2

DÉFinitions  
DES MOTS

A LA MANIÈRE

DES NOUVELLES

FAÇONS DE PARLER,

Avec des observations sur diverses  
manières de voir & de s'exprimer.

Et un Discours en Vers sur  
les mêmes matières.

QUATRIÈME ÉDITION.

Augmentée de plusieurs Notes nouvelles &  
d'une Lettre sur les Mots à la mode.



A LA HAYE,  
Chez ABRAHAM TROYEL,  
Marchand Libraire à la grande table  
de la Cour.

M. DC. XCII.



# LE LIBRAIRE

A U

# LECTEUR.



**V**OICY deux Discours en forme de Dialogue que j'ai crû propres à divertir ceux qui les liront, & à me faire prendre part à leur divertissement, par le bon débit que j'en espere. C'est selon moy le plus grand éloge que je puisse leur donner, & il seroit inutile que j'entreprisse de les louer autrement,

\* 2

j'ay

Le Libraire au Lecteur.

*j'ay seulement à avertir le Lecteur que parmyl'examen des Mots à la mode & des nouvelles façons de parler: On y trouve des tableaux faits d'après nature, de diverses manieres d'agir, & de s'exprimer de plusieurs gens de la Cour & de la Ville; & que comme il y a lieu de croire que ces tableaux plairont aux Lecteurs qui ont de la raison & du bon goût, ils pourront déplaire à ceux qui en manquent, parce que quelques-uns de ces derniers se reconnoîtront peut-être dans ces peintures generales, quoyqu'elles n'ayent été faites pour personne en particulier; qu'ils s'y trouveront avec leurs deffauts favoris, & que c'est les attaquer par la partie*  
la

Le Libraire au Lecteur.

la plus sensible, que de faire remarquer ce qu'il y a de ridicule dans les effets de leur vanité; mais ils ne doivent pas se plaindre du Peintre s'il les represente tels qu'ils sont; c'est à eux à reformer les Originaux, & à regler leurs discours & leurs actions d'une maniere qui ne les expose plus à la censure, ny à la raillerie; s'ils tirent une aussi grande utilité de la lecture de ce petit ouvrage, ils ne me seront pas peu obligez du present que je leur en fais; & si au lieu d'en profiter il se trouvoit des Lecteurs d'assez mauvaise humeur pour s'en fâcher, ils donneroient une nouvelle matiere de divertissement aux gens de merite, qui n'étant point interessez dans cette

Le Libraire au Lecteur.

*critique, ne croiroient pas devoir partager avec les ridicules, le chagrin qu'elle pourroit leur causer.*

*On a mis en caractères differens les mots à la mode, les nouvelles façons de parler, & les mauvaises expressions; afin que le Lecteur puisse les démêler plus facilement pour juger si elles sont bien ou mal critiquées; il y trouvera aussi un discours en Vers sur les mêmes matieres, qui peut-être ne luy déplaira pas.*

**L**E grand succès qu'a eu cet Ouvrage dont les trois premières éditions ont été débitées en fort peu de Mois, & l'accueil

Le Libraire au Lecteur.

cüeil favorable qu'il a re-  
ceu de la Cour & du pu-  
blic, m'obligent à en pu-  
blier icy cette quatrième  
édition que l'on trouvera  
plus correcte & augmen-  
tée de plusieurs Mots à  
la Mode; j'y joints une  
Lettre écrite de Versailles  
qui fait le jugement de ce  
Livre, & qui y ajoûte plu-  
sieurs observations que  
j'ay crû que l'on trouve-  
roit utiles & agreables.

On m'a fait deux objec-  
tions sur cette critique:  
L'une est que le Com-  
mandeur appelle la Dame

Prop

\*

4

du

Le Libraire au Lecteur.

du Logis sa Cousine & que ce cousinage n'est presque plus en usage à la Cour, & est relegué parmi les Nobles de Province; l'autre est qu'il critique *le gros* un peu tard & lorsqu'il est à l'agonie.

On répond à la première objection que le Commandeur ayant pris de longue main l'habitude de coufiner sa parente, qui n'étoit pas jeune non plus que luy, n'est pas obligé de s'en défaire entièrement pour se conformer à la mode des jeunes gens, qu'il

Le Libraire au Lecteur;  
qu'il n'est pas disposé à  
imiter; & qu'il ne fait  
rien en cela que de confor-  
me à son caractère; joint  
qu'il l'appelle *Madame*  
fort souvent, & qu'il ne  
se sert du mot de *ma Cousi-  
ne*, que dans la chaleur de  
la conversation, & en lui  
disant quelquefois des  
choses assez dures, qui sont  
en quelque façon adou-  
cies par ce terme de fami-  
liarité, auquel il ajoûte  
même celui de *ma chere*  
ou de *ma belle Cousine*,  
qui donne plus de vivacité  
à la dispute.

A

Le Libraire au Lecteur.

A l'égard de la seconde objection, la Lettre qui est à la fin de cet Ouvrage, rend inutile la réponse que j'y pourrois faire, puisque bien loin que *le gros* soit à l'agonie, comme on le prétend, elle rend témoignage, qu'il est plus fort que jamais à la Cour par le grand nombre des Partisans qu'il y a faits, on en peut dire autant de la Ville, où il regne encore dans toutes sortes de conversations, depuis le President, jusqu'au Clerc du Palais.

On

Le Libraire au Lecteur.

On trouvera le Discours en vers augmenté de deux Portraits, qui sont ceux des Libertins & des hypocrites, & des éloges de deux hommes illustres, l'un mort & l'autre vivant.



MOTS

On trouva le Dis

cours en vers augmenté

de deux Portraits, qui sont

ceux des Libéraux & des

hipocrites, & des éloges

de deux hommes illustres,

l'un mort & l'autre vi-

vant, dont on se prétend

avoir le secret.

Il est de la même

main que le précédent.

Il est de la même

main que le précédent.

Il est de la même

main que le précédent.

Il est de la même

main que le précédent.

Il est de la même

main que le précédent.

Il est de la même

main que le précédent.

Il est de la même

main que le précédent.

MOTS

NO





DES MOTS  
A LA MODE

ET DES NOUVELLES  
FACONS DE PARLER.

DISCOURS PREMIER.

**V**ous voulez Monsieur  
que je vous mande mes  
sentimens sur plusieurs  
nouvelles façons de par-  
ler; vous me dites qu'elles vous  
paroissent fort extraordinaires,  
ainsi que l'usage excessif qu'on en  
fait; & que quoi qu'elles aient  
A passé

passé de la Cour dans vôtre Province, & que vous scachiez qu'on y copie avec soin tout ce qui en vient, vous avez de la peine à vous persuader que les copies soyent en cela conformes aux originaux.

Je croy ne pouvoir mieux vous en éclaircir qu'en vous faisant part d'une fameuse conversation qui se fit il n'y a pas long-temps chez une femme de qualité, qui aime avec passion les nouvelles manieres de s'exprimer. On s'y entretient volontiers sur ces matieres; on y lit souvent des vers & des Ouvrages nouveaux, on y décide sur le beau langage, & c'est une espede de rendez-vous pour les jeunes gens, & pour les femmes de la Cour & de la Ville, qui y viennent s'instruire de toutes les nouveautez.

Cette conversation se fit entre trois hommes & trois femmes; les femmes étoient la maîtresse de la maison, qui est déjà sur le retour,  
la

la Duchesse de. . . & la Mar-  
quise de. . . routes deux jeu-  
nes & bien faites : les hommes  
étoient le jeune Duc de. . . qui  
est un Courtisan fort assidu , le  
jeune Comte de. . . plus atta-  
ché à la guerre qu'à la Cour , &  
le Commandeur de. . . proche  
parent de la Dame du logis , &  
nouvellement revenu de Malthe  
après y avoir passé près de vingt-  
ans.

La Cour étoit alors à Fontai-  
nebleau ; la Dame fit d'abord tom-  
ber la conversation sur ce qui s'y  
passoit , & adressant la parole au  
Duc qui en arrivoit : *Qu'a-t-on  
fait à Fontainebleau , Monsieur  
le Duc ?* lui dit-elle ; on dit qu'*il  
y a eu toilette , qu'il y a eu apparte-  
ment , qu'il y a eu Canal.*

Oùi Mapame , repondit le Duc ,  
jamais la Cour n'a été plus belle ;  
le Roy y a fait éclater sa magnifi-  
cence, sa generosité, sa politeffe,  
dans la reception qu'il y a faite au

Roy & à la Reyne d'Angleterre : il y a trouvé l'art de leur faire oublier leurs malheurs, en leur faisant rendre au milieu de sa Cour, les mêmes respects qu'on leur rendoit à Londres avant la revolte de leurs sujets rebelles ; & les honneurs qu'ils y ont reçûs ont couvert le Roy d'une nouvelle gloire, & ont mis sa grandeur dans un nouveau jour ; ils en sont partis comblez de ses honnêtetez & charmez de tous les divertissements qu'il a pris soin de leur donner. Vous avez beaucoup perdu, Madame, de n'y être pas venuë y prendre part.

Il est vray, repliqua la Dame, que la Cour à *de gros charmes*, mais il faut être femme d'un *gros Seigneur*, comme vous, & y faire une aussi *grosse figure* pour en pouvoir goûter tous les plaisirs. Je vous avouë, ajouta-t'elle que je l'aime à *la folie*, & que je ne crains rien tant que de *m'enca-*  
*nail-*

nailler, mais quand on est d'une certaine qualité, & qu'on y voit assés certaines femmes qu'il y a par le monde, il est vray qu'on n'y peut pas tenir, & on entre dans ce qui s'appelle un vray desespoir de s'y voir debout.

Ce discours déplut à la Duchesse qui étoit d'une famille de robe, & qui crût qu'il étoit fait pour elle. Il y a aussi de certaines femmes, lui repondit-elle avec aigreur, qui croient qu'il suffit de se donner des airs, pour aller de pair avec les personnes titrées; mais quand elles sont au dîner, ou au cercle, on y rabat leur orgueil, il faut voir, & on y sçait faire la difference des gens, il faut sçavoir; car enfin il faut bien qu'il y ait de la subordination dans le monde.

Pour moy, dit la jeune Marquise qui étoit de grande naissance, & fort entêtée de sa qualité, de sa jeunesse & de ses agrémens,

A 3

ainsi

ainsi que de tous les mots nouveaux ; quoy que j'aye beaucoup de chagrin d'être debout à la Cour, *il est vray que* je me trouve toute *dérangée* quand j'en suis trois jours absente ; *il est vray que* j'y ay passé trois mois sans en partir, & *il est vray que* j'y retourneray demain pour n'en revenir de long-tems ; car vous m'avouerez *quand on a un nom, & qu'on est faite d'une certaine manière*, il est bien difficile des'en passer : je demeure d'accord que le dîner & le cercle sont deux endroits qui *desoient*, mais on a la chasse, la promenade, l'appartement, le jeu, le bal, pour s'en consoler.

Vous ne parlez point de l'Opera ni de la Comedie, dit la Duchesse ?

L'Opera & la Comedie, repondit la Dame, sont devenu des divertissemens bourgeois & on ne les voit presque plus à la Cour.

Cela est vray, reprit la Marquise,

quise, & je me suis souvent étonnée comment on abandonne à la bourgeoisie des plaisirs qui ne devoient être destinez que pour les personnes de notre qualité. Je m'étonne encore, ajoûta-t'elle, comment on permet aux bourgeois de s'habiller comme nous; *car enfin* s'il y a chés Gaultier quelques riches étoffes, *c'est-à-dire* qu'elles sont d'abord levées pour les femmes de la ville, mais elles n'ont jamais *les bons airs* de femmes de la Cour, quelque soin qu'elles prennent de les copier; *celane se sçait point mettre, ce sont des airs gauches, de petites manières,* & sur tout *des discours bourgeois*, qui les font touûjours connoître pour ce qu'elles sont.

Il n'est pas surprenant, dît la Dame, que les femmes d'*une grosse qualité d'une grosse considération, d'une grosse distinction* soyent plus polies & parlent mieux que les femmes ordinaires: il en est de

même des hommes, & *il faut avouer*, ajouta-t'elle, que les jeunes Courtisans ont trouvé depuis peu des manières toutes particulières de s'exprimer.

Il est vray, dit le jeune Comte qui venoit de l'armée, qu'ils donnent à tout ce qu'ils disent, des *tournures* admirables; & peut-on mieux louer Mr. de Luxembourg, qu'en disant que c'est un *joli homme*; & Mr. de Catinat que lors qu'on dit que c'est un *joli Officier*: voila ce qui s'appelle des louanges *cela*, & c'est un *vray plaisir* apres *un jour d'affaires*, sur tout apres *une grosse affaire* comme celle de Fleurus ou de Stafarde, de s'entendre louer de cette sorte.

Qu'est ce qu'un *jour d'affaire* & *une grosse affaire*? dit la Duchesse, je n'entens pas ce que cela veut dire.

Ce ne sont pas des proces, répondit la Dame, qui étoit picquée de

de la réponse que la Duchesse luy avoit faite, ce sont des jours de combat qu'on appelle dans le langage poli des jeunes Courtisans, *jours d'affaire*, & *une grosse affaire* est ce qu'on appelloit autrefois, un grand combat, ha Madame, *jours d'affaire*, *grosse affaire* dit la Marquise, que cela est bien dit, que cela est bien inventé, que cela sent sa personne de qualité de parler ainsi ?

S'il faut necessairement, pour être de qualité, repliqua la Duchesse un peu en colere, changer le mot de combat en celuy d'affaire, je suis d'avis que Madame en montrant la Dame du logis, appelle son homme d'affaires, son homme de combat; car puisque le terme d'affaire sert presentement à exprimer un combat, il faut bien que le mot de combat exprime ce que signifioit celuy d'affaire.

*Je ne scaurois que vous dire*, reprit la Marquise d'un ton dou-

A 5 cereux,

cereux, mais *les jours d'affaire* me plaisent fort.

Comme il y en a de plusieurs especes, dit alors le Commandeur, qui n'avoit encore rien dit, il pourroit, Madame, y en avoir sur tout auprès de vous, qui seroient plus agréables que le sens qu'on veut donner à cette façon de parler.

Monfieur le Commandeur à raison, répondit le Duc, on ne se fert pas seulement du mot d'affaire pour exprimer un combat, on s'en fert encore fort heureusement pour l'amour; & quand un homme galand dit; *j'ay une affaire*, cela veut dire parmi les Courtisans, j'ay une galanterie; ils font encore difference entre *une affaire*, *un goût*, & une passion; ils entendent par *une affaire*, un commerce réglé & un attachement d'une longue suite, & par un *goût*, une simple inclination, & un amusement passager qui ne détruit point une veritable passion.

J'ad-

J'admire repliqua le Commandeur, toutes les belles découvertes que les jeunes gens ont faites dans nôtre langue depuis que je suis sorti de France; sans intention cependant, d'en faire aucun usage, car ces façons de parler sont trop fines & trop relevées pour un homme comme moy qui ne parle que pour me faire entendre sans qu'on ait besoin de Commentaires.

Oh pour Commentaires, reprît la Marquise qui se picquoit de bien parler, je ne crois pas qu'une personne du monde doive se servir de ce mot qu'en parlant des Commentaires de César, mais c'est peut-être ce que Monsieur le Commandeur à voulu dire, & seroit il possible, ajouta t'elle, que César eût dit dans ses Commentaires tous les *jolis mots* que nous disons?

Non sans doute, repliqua le Commandeur, en riant de ce que

la Marquise avoit cité Cesar si à propos; & je vous répons que vous ne les trouverés dans aucun Auteur, ni ancien, ni moderne.

Les Auteurs sont aussi de plai-  
santes gens, repliqua la Marquise,  
d'un air chagrin & dédaigneux,  
pour être comparés aux gens de  
qualité sur le langage, ce ne sont  
que de malheureux copistes des  
belles choses que nous disons, &  
quand ils veulent acquerir de la  
reputation il faut qu'ils viennent  
la mandier dans nos hôtels, qu'ils  
nous lisent leurs ouvrages du beau  
ton, avant que de les donner au  
public, & qu'ils nous supplient  
tres-humblement d'en dire du  
bien; sans cela est ce qu'on iroit  
voir représenter une piece de thea-  
tre, que nous n'aurions pas louée  
auparavant; & qu'on acheteroit un  
livre nouveau qui n'auroit pas eu  
notre approbation avant que d'être  
imprimé? vous n'avez qu'à en  
demander des nouvelles à Barbin.

Il est vray, repliqua le Commandeur, que le public attend à juger des ouvrages d'Esprit sur ce qu'un certain nombre de jeunes gens en ont dit.

Sans doute, répondit la Marquise, nous sommes en possession de régler le sort des plus beaux ouvrages, & c'est pour cela, que vous voyez qu'il n'y a dans le monde de beaux esprits que ceux à qui nous avons bien voulu accorder ce titre.

Mais d'où vient donc, repliqua le Commandeur, avec un chagrin impatient qu'il ne pût retenir que parmi ces dignes juges du bel esprit, il y en a qui semblent avoir perdu le sens commun & pui nous étourdissent par leurs extraordinaires façons de parler? & depuis quand s'est introduit dans une Cour aussi polie & aussi éclairée que la nôtre l'étrange jargon que je viens d'entendre?

D'où vient, que ce qu'un usage

universel à toujours fait appeller grand, s'est métamorphosé en gros, & qu'on se sert de ce terme avec si peu de raison? que veut dire un *gros Seigneur*, sinon un Seigneur qui est gros, c'est-à-dire de grosse taille? faut il pour parler à la mode que nous disions le *gros Turc*, le *gros Visir*, le *gros Maître de Malthe*, le *gros Maître de la Maison du Roy*, le *gros Ecuyer*, le *gros Chambellan*, & ainsi des autres dignitez. auxquelles on à attaché le terme de grand? Quand quelqu'un se rendra illustre par ses belles actions, faudra-t'il l'appeller un gros homme, au lieu d'un grand homme, & Alexandre qui est en possession du titre de grand depuis tant de siècles deviendra-t'il le *gros Alexandre*.

Que veulent, dire *une grosse qualité*, *une grosse consideration*, *une grosse distinction*: & les autres mauvaises applications de ce mot que je viens d'entendre?

J'ai-

J'aimerois autant dire une épaisse qualité , une épaisse distinction , puisque les termes de gros & d'épais expriment d'ordinaire la même chose ; sans l'aveu que j'ay pour les jeux de mots, je dirois qu'il a fallu un esprit bien épais & bien grossier pour introduire un si ridicule changement : car y a t'il rien de plus naturel que de dire encore aujourd'huy , comme on à toujourns dit , un grand Seigneur, une grande qualité , une grande considération , & ainsi des autres qui donnent une idée juste de ce qu'on veut dire , au lieu d'estropier nôtre langue en disant toute autre chose que ce qu'on veut exprimer.

Et pourquoy , Mr. le Commandeur, dît la Dame, *une grosse qualité, une grosse considération* n'expriment ils pas aussi bien ce qu'on veut dire , qu'une grande qualité , & une grande considération ?

C'est

C'est Madame, parce que l'usage à tellement attaché le terme de *gros* aux choses corporelles, qu'on ne peut le mettre en la place du terme de *grand*, que le même usage à affecté à toutes les façons de parler figurées: on dit fort bien un *gros* château, une *grosse* tour, un *gros* canon, parce que ce sont des choses dont la grosseur se peut mesurer, mais on ne peut pas dire, sans parler ridiculement *un gros* credit, *une grosse* distinction, *une grosse* quantité, *une grosse* affaire, *une grosse* naissance, *une grosse* reputation, *un gros* honneur, *un gros* merite, *un gros* esprit, *une grosse* vertu, & ainsi des autres de cette nature qu'on dit aussi mal à propos; parce que ces termes ne sont destinees qu'à nous donner des idées spirituelles de choses qui ne nous representent point de corps, ni rien de materiel; & c'est ce qui produit souvent des équivoques ridicules, quand on se sert  
du

du terme de *gros*, au lieu de celui de *grand*, comme dans l'exemple du *gros Seigneur*; qui ne nous donne une idée que de sa grosse taille, au lieu de celle qu'on pretend nous donner de ses richesses & de son credit.

Mais j'admire poursuivit-il, ces mauvais signes de la Cour, les gens de la Ville & des Provinces, & ces graves Magistrats qui croiroient manquer à la politesse, s'il ne mettoient aussi le *gros* à tort & à travers, & s'ils ne courroient même après les occasions de le placer mal à propos dans leurs conversations ordinaires, témoin un President de mes anciens amis qui me dît à mon arrivée que j'avois fait *un gros voyage* qu'il y avoit *vingt grosses années* que j'étois absent, & qu'il avoit *une grosse impatience* de m'entretenir, je vous avouë que je fus fort surpris d'entendre un homme sage me parler un tel jargon, & sortir ainsi de son  
carac-

caractere, pour devenir le copiste de quelques jeunes étourdis ; & puisque vous avez excité ma bile sur ce sujet, je vais continuer à vous parler avec la Franchise d'un homme de ma profession qui a oublié sur la mer les flateries & les fades complaisances qui régnerent d'ordinaire dans le grand monde.

Je parle à vous ma chere Cousine ; êtes vous devenuë folle, ou suis-je devenu fou depuis vingt-ans que nous ne nous sommes vûs ? Il me semble que dans ce temps-là nous parlions pour nous faire entendre.

Que veut dire, *il y a eu toilette* ? Et puisque Madame, en montrant la Marquise, ne veut pas que je me serve du mot de Commentaire, & qu'elle croit que c'est un vol que je fais à Cesar, je veux bien rendre à Cesar ce qui, selon elle, est à Cesar, & vous demander, non pas un Commentaire, mais

mais une explication de cette façon de parler , en vous assûrant que je l'entens moins que l'Arabe.

Que vous me faites de pitié mon pauvre Cousin repliqua la Dame , vous parlez comme un franc Corsaire , & vous avez eu raison de nous dire que vous avez perdu sur la mer toute la politesse que vous aviez acquise ici avant vôtre départ , est-il possible que vous n'entendiez pas , quand j'ai dit qu'il y a eu toilette , que cela veut dire que la Cour à vû la Reine d'Angleterre , & Madame à sa toilette.

Mais ma pauvre Cousine , est-il possible , répondit le Commandeur , si c'est cela que vous avez voulu dire , que vous ne l'avez pas dit d'abord , sans vouloir nous l'exprimer par un énigme , ou pour parler plus juste , par un franc Galimatias.

Vous voudriez donc que les  
gens

gens de qualité parlassent comme les gens ordinaires dît la Dame?

Oûi, sans doute, répondit le Commandeur, quand les gens ordinaires parlent bien, & qu'ils se font entendre, & je croy que je renoncerois à la qualité, si elle faisoit perdre le bon sens; mais comme je les crois l'un & l'autre fort compatibles, trouvez bon que je vous dise que ces quolifichets de mots nouveaux-mal inventez, & de façons de parler mal appliquées, ne sont que des ouvrages de quelques jeunes gens évaporez & ignorans qui s'en servent sans sçavoir pourquoy.

Ha, mon cher Cousin! s'écria la Dame, je suis bien fâchée d'être obligée de vous dire que ces sentimens là vous donnent d'un air de *vieillard*, & que ces jeunes gens à qui vous en voulez tant, ne voudroient pas vous ressembler.

Sans que je n'ai pas intention de fâcher personne, dit le Com-

man-

mandeur, je pourrois vous répondre que je ne trouve rien en eux qui me fasse envie, si vous exceptez le bonheur de vous plaire, ma belle Cousine, ajouta-t'il, en se radoucissant; car je vois bien qu'ils sont reçûs chez vous mieux que moy, quoy qu'il dût peut-être y avoir plus de rapport en nos inclinations, comme il y en a dans le reste; mais laissons cela, & revenons à vos mots nouveaux.

L'explication de vôtre toilette me fait deviner ce que vous avez voulu dire lorsque vous avez dit en même jargon, qu'il y a eu appartement, qu'il y a eu canal, & comme je croy que ni le canal, ni l'appartement ne s'absentent pas de Fontainebleau, non plus que de Versailles, je m'imagine, sans être sûr pourtant si je m'imagine bien, que cela veut dire que la Cour s'assembloit les soirs dans l'appartement du Roy pour y jouër, & pour y prendre les autres

tres

tres divertissemens qui s'y rencontrent ; & qu'elle se promenoit l'après-dînée le long du canal.

Vous y voila, dît la Dame, & j'espere que vous vous humaniserez à la fin avec nous.

J'auray bien de la peine, Madame, à m'accoûtümer à vôtre langage, repliqua le Commandeur, tant que vous ne me parlerez que d'une maniere qui n'est pas intelligible.

Vous me direz peut-être que c'est pour abreger qu'on dit: *Il y a appartement, il y a canal* ; & moi je vous repons que cela obsourcit & n'abrège rien, puis qu'il est aussi court de dire: On va ce soir à l'appartement, on va un tel iour sur le canal, ou le long du canal.

Et pourquoi, reprît la Dame ne diroit-on pas, *il y a appartement, il y a canal*; puis qu'on dit bien il y a Bal, il y a Comedie, il y a Opera?

C'est

C'est, Madame, repliqua le Commandeur, parce que le Bal, l'Opera & la Comedie sont des actions qu'on represente devant nous, & que le canal & l'appartement ne nous representent aucune action, & ne sont que la scène ou le lieu des divertissemens qu'on y prend; de sorte que lors qu'on dit qu'il y a appartement, c'est comme si on disoit: *il y a theatre*, pour dire il y a Comedie, ou il y a Opera, parce que l'Opera & la Comedie se representent sur un theatre, ou comme si on disoit: *il y a Salon*, pour exprimer qu'il y a Bal, parce que le Bal se donne d'ordinaire dans un Salon, d'où vous pouvez juger que c'est parler fort improprement.

Cependant, répondit la Dame des gens de tres-bon goût ont trouvé que *il y a appartement*, est une façon de parler fort significative, & fort bien inventée pour  
expri-

exprimer en peu de mots cet assemblage de divertissement qui se trouvent dans le grand & magnifique appartement de Versailles: la musique, la danse, la collation, les liqueurs, toute sorte de jeux, la conversation, & sur tout cette agreable liberté qu'on y a de changer de divertissemens, & d'aller de plaisir en plaisir, comme les abeilles vont de fleur en fleur, ainsi Mr. le Commandeur, ajouta-t'elle, je vous demande grace pour cette nouvelle façon de parler, & je vous conseille de me l'accorder; car, entre nous, elle est déjà si bien établie, qu'il seroit fort inutile que vous entreprissiez de la détruire.

On seroit pour vous, Madame, des choses plus difficiles que celle que vous me demandez, répondit le Commandeur; cependant s'il faut de nécessité une façon de parler affectée, pour exprimer que la Cour doit s'assembler dans  
l'ap-

l'appartement du Roy, j'aimerois beaucoup mieux dire qu'on doit tenir appartement, comme on dit tenir table, cela pourroit faire entendre que la Cour l'occuperoit, au lieu que *il y a appartement*, n'exprime point qu'il y ait personne dedans, & ne donne pas, comme vous le pretendez, la moindre idée de tous les divertissemens qui se trouvent dans ce beau lieu, & dont vous venez de nous faire une si agreable description.

Mais je consens de m'en servir, puisque vous le voulez, à condition que vous m'abandonnerez *il y a toilette*, & *il y a canal*, qui ne sont peut-être pas encore si bien établis; car si je vous les laisse passer, ajouta-t'il, en riant, je prévois qu'il faudra encore que je vous accorde *il y a Marli*, & qu'ensuite il faudra que je dise avec vous: *il y a en Fontainebleau, il y aura Chambort*, il y aura Com-  
 B piegne,

piegne, & ainsi de tous les lieux de divertissemens ou la Cour se transportera.

Cette raillerie du Commandeur embarassa d'abord la Dame, qui n'étoit pas resoluë de lui abandonner *il y a toilette*, ni *il y a canal*, mais elle se rassûra sur le champ; & quoi qu'elle n'eût point encore entendu dire, *il y a Marly*, elle en entreprit la défense, & dît au Commandeur que dès qu'on l'auroit dit à Versailles, elle le rediroit avec plaisir, & qu'elle le trouvoit par avance fort bien imaginé.

Puisque vous approuvèz *il y a Marly*, reprit le Commandeur, je vous conseille de vous attribuer l'invention de cette nouvelle façon de parler, & d'y joindre encore *il y a Trianon*, *il y a Ménagerie*, *il y a Parc*, *il y a allées*, *il y a Fers d'eau*, & toutes les autres de cette nature que je vous donne libéralement, avec promesse de ne  
vous

vous disputer jamais la gloire de les avoir inventées.

J'ay encore entendu appliquer cette nouvelle façon de parler d'une maniere assez bizarre, ajouta le Commandeur, lorsqu'on dit qu'il y a *Loup*, qu'il y a *Sanglier*, pour dire que le Roy ou Monseigneur vont ce jour-là à la chasse du Loup ou du Sanglier, & ainsi de la chasse des autres bêtes, & une autre application qui ne me paroît pas moins extraordinaire lorsqu'on dit qu'il y a *barbe* chez le Roy ou chez Monseigneur; il est aisé de juger par ces exemples, de l'affectation, & de l'excez où l'on porte ces mauvaises manieres de s'exprimer qui n'ont rien d'agréable en elles-mêmes & ne font d'aucune utilité.

Il y a des façons de parler élégantes qui servent à orner nôtre langue, comme lorsqu'on dit qu'il n'est pas encore jour chez le Roy, parce que c'est une figure qui ex-

prime d'une maniere agréable que le Roy n'est pas encore éveillé; il y en a d'utiles qui servent à l'enrichir, comme est le terme d'*impolitesse*, qui commence à s'introduire heureusement, & je suis fort d'avis qu'on lui aide à faire fortune; car c'est un mot dont on a souvent besoin pour exprimer ce qui se passe parmi plusieurs de nos jeunes Courtisans.

Il y a un autre terme fort à la mode presentement qui est *se dépicquer*, il ne me paroît pas si heureusement inventé que celui d'*impolitesse*, parce qu'il n'offre pas d'abord si clairement à l'esprit ce qu'il veut exprimer, mais puisqu'il sert à encherir nôtre langue, je suis d'avis que nous nous en servions, à condition toutefois qu'on n'imitera pas la mauvaise affectation de certains jeunes gens qui le disent si souvent que cela seroit capable d'en dégoûter, car les meilleures choses rebutent quand on en use avec excez. J'en

J'en ai veu un exemple à Versailles en la personne d'un jeune Courtisan si charmé de ce mot, qu'*il se dépicquoit* sur tout, j'ay disoit-il perdu mon argent à jouer au portique, je vais me *dépicquer* à jouer au trictac; je bûs hier de mauvais vin de chez *Rousseau*, il faut que *je me dépicque* à en boire de meilleur aujourd'huy de chez *Tribouleau*; je n'ai pû obtenir un tel Regiment, il faut que j'achepete une Charge dans la Gend'armeerie pour me *dépicquer*, il en fila en suite plusieurs autres discours ou il repêta au moins vingt fois en un quart d'heure son cher *se dépicquer*.

Mais que veut dire, poursuivit-il, cette autre extraordinaire façon de parler, *je suis toute dérangée*?

Ho, pour dérangée, Mr. le Commandeur, répondit brusquement la Marquise, je ne crois pas qu'un autre que vous y puisse

trouver à redire, & ce mot à l'approbation de tout ce qui à le goût fin.

J'avouë, Madame, repondit le Commandeur, tout Corfaire qu'il étoit, que quand il est prononcé par une aussi belle bouche que la vôtre, il emprunte de vous des charmes qu'il n'a pas par lui-même; mais comme ce sont des charmes étrangers que vous répandez indifferemment sur tout ce que vous dites, trouvez bon que nous les separions de cette façon de parler, & qu'en l'examinant seule, je vous dise que le mot *dérangé* suppose diverses choses qu'on avoit mises auparavant dans quelque ordre; si cela est ainsi comment pouvez-vous dire que vous êtes *toute dérangée*, quand vous êtes trois jours absente de la Cour, puis qu'à la Cour, comme icy vous n'êtes toujours qu'une seule personne, & qu'il faudroit, pour parler juste, si vous vouliez marquer

quer quelque dérangement en vous, qu'au lieu de dire, *je suis toute dérangée*, vous disiez au moins que vôtre absence de la Cour déranger tous vos desseins, ou vôtre maniere de vivre? cela pourroit être supportable, & ne seroit encore gueres bon, parce que le mot de déranger ne doit être proprement appliqué qu'à des choses matérielles, & si au lieu de dire, *je suis toute dérangée*, vous disiez, *je suis toute desorientée*, qui est un terme dont on se servoit autrefois; il me semble qu'il exprimeroit mieux ce que vous voulez dire.

Ah si, Mr. le Commandeur, desorientée; ce mot sent le *colet monté*, & je l'ay entendu dire à ma grand' mere.

Elle avoit tort, Madame de se servir d'un si vieux mot, devant une aussi jeune personne que vous! repliqua le Commandeur, & j'ay encore plus de tort de con-

trédire & de reprendre une Dame aussi aimable que vous l'êtes.

Monsieur le Commandeur, dit alors la jeune Marquise, n'a point perdu les manieres de la vielle Cour, qui étoient de dire toujourns des choses obligantes aux femmes de qualité, du moins c'est ainsi que je l'ay entendu dire à ma mere; car vous jugez bien que *de l'air dont je suis*, je ne puis pas avoir vû ce temps-là & les jeunes gens de mon âge *ont pris des airs fort differens*, & ne s'amusent pas à imiter en cela les vieux Courtisans.

Il sont trop habiles, Madame, répondit le Commandeur, pour imiter leur peres, dans la civilité qu'ils ont toujourns eüe pour les Dames; c'étoient de plaisans réveurs, & de bons impertinens d'en user ainsi! Il n'est rien tel que de les traiter cavalierement, & d'attendre qu'elles fassent toutes les avances, cela est bien plus commode  
que

que n'étoient les manieres d'agir du temps passé, ou souvent un galand homme étoit assez fat pour servir une Dame avec autant de discretion & de respect, que de fidelité & de tendresse, il est bien plus grand de ne souhaiter d'en être aimé, que pour avoir le plaisir de le publier, ou pour la piller & s'enrichir de sa dépouille!

Mais avec tout cela, dit alors la Marquise, sur une luëur de raison qui vint lui éclairer l'esprit, Monsieur le Commandeur n'a pas trop de tort de desapprouver les manieres d'agir de plusieurs de nos jeunes gens; car il est vray qu'il y en a beaucoup qui sont tres-mal-honnêtes avec les femmes de la premiere qualité, ils ne se contentent pas d'en parler en des termes fort desobligeans en leur absence; celle-cy est laide à leur gré, celle-là est fardée, l'autre sent mauvais; ils leurs disent encore souvent des duretez en face; s'ils

igayent leur âge , ils ne leur en feroient pas grace d'une année ; si elles ont eu quelque affaire avec quelqu'un d'entr'eux , comme il leur en aura conté jusqu'au moindres circonstances , ils les leur jetteront au nez , devant une grosse compagnie ; s'ils perdent leur argent au jeu , ils jettent les cartes , ils les déchirent avec fureur ; ils jurent entre leurs dents , murmurent sans cesse ; s'il arrive quelque occasion de dispute dans le jeu , ils la poussent jusqu'à la brutalité , & ils n'y relâchent jamais rien de leurs interêts.

Je ne puis encore souffrir ces airs d'incivilité qu'ils se donnent dans leurs conversations ordinaires , ils ne se contentent pas de n'y plus donner de Monsieur à personne & de s'appeller entr'eux par leur nom , comme s'ils appelloient leurs valets, ils disent encore en parlant des Duchesses & des autres femmes de la premiere qualité , la  
celle-

*celle-cy, la celle-là, la bonne une-telle,* sans les appeller Madame, comme s'ils parloient de quelques Soubreites; & parlant de certains prelatz des plus qualifiez ils en usent avec la même familiarité & ne disent jamais que *le bon L. . .* vous m'avouerez que *cela est violent.*

Il est vray que *cela est fort,* répondit la Dame, pour encherir sur le *cela est violent* de la Marquise, par une façon de parler encore plus nouvelle.

Mais, reprît la Marquise, ce qui augmente le ridicule de ces jeunes Messieurs qui perdent ainsi le respect qui est deu à toutes les femmes de qualité, c'est que lorsqu'ils parlent de leurs femmes qui sont souvent par leur naissance fort au dessous de celles qu'ils traitent si familièrement, ils disent toujourns *Madame une telle,* & il n'y a pas jusqu'aux Bourgeois qui ne les imitent en cela, & qui

croiroient se rabaisser s'ils avoient dit *ma femme* une fois en leur vie.

Cependant, dît le Commandeur, c'est la manière dont les maris qui sçavent vivre doivent nommer leurs femmes, quand ils en parlent en compagnie; c'est ainsi que les plus honnêtes gens & les plus qualifiez en usoient en France avant mon départ, & c'est une vaine affectation à un homme qui donne le nom & le rang à sa femme, d'en user autrement; j'avouë que mes oreilles ne peuvent s'accoutumer à un mauvais usage, quoi que les jeunes gens ayent pris grand soin de l'introduire, & qu'il n'y ait presque plus que ceux d'un âge avancé qui n'ayent pas donné dans cette vanité; & toutes les fois que j'entens certains maris que je ne suis pas obligé de connoître, ni de sçavoir s'ils sont mariez, parler de leurs femmes avec cette ceremonie, il me prend envie de leur demander qui est le mari de la Dame

me

me dont ils parlent , afin de ne pas tomber dans un inconvenient pareil à celuy qui est arrive depuis peu ; comme l'avanture m'a paru plaisante , je crois que vous serez bien aise de la sçavoir.

Il y a quelques jours , poursuivit le Commandeur , que je me trouvoy en une compagnie où étoit un jeune homme de Robe ; & comme il y parloit de sa femme qu'il nomma toujours *Madame Guillemot* , il arriva un jeune Courtisan étourdi qui ne le connoissoit pas , vous connoissez donc *Madame Guillemot* , luy dit-il ? Ma foy , c'est une jolie femme ; & continuant à parler sans attendre qu'il luy répondît : Je vais vous conter comment j'ay fait connoissance avec elle , ce fut le Carnaval dernier en courant le bal , alors il fit avec beaucoup de Franchise le recit d'une avanture galante entre luy & *Madame Guillemot* , qui ne devoit pas plaire à

*Mr. Guillemot* son mari, & il se feroit épargné le chagrin de l'apprendre en si bonne compagnie, s'il l'avoit l'appellée sa femme.

Je ne puis souffrir encore, dit la Marquise certaines Bourgeoises, qui parlant de leurs filles, les appellent toujours *Mademoiselle une telle*, ce qui n'est supportable qu'à des meres qui ont des filles de la premiere qualité, & encore font elles beaucoup mieux de les appeller leurs filles.

Il y a aussi, dit la Dame, parmi la Bourgeoisie de Paris de grandes filles prêtes à marier qui parlant de leurs Meres, les appellent toujours *ma Bonne*, & beaucoup de femmes de la Ville & même de la Cour qui se servent entr'elles de cette mauvaise façon de parler qui ne convient à mon advis qu'à ce qu'on appelle des Commeres de quartier.

Et il y a des Bourgeois & des Bourgeoises, ajouta la Marquise, qui

qui en parlant l'un de l'autre disent *mon Epoux & mon Epouse*, au lieu de dire mon mari & ma femme, qui est la bonne maniere de se nommer.

Les Femmes, reprît le Commandeur, peuvent avec bienséance en parlant de leurs maris, dire Monsieur un tel, & y ajouter même les titres qu'ils ont par leurs charges ou par leurs dignitez, parce que ce ne sont pas elles qui les leur communiquent; il en est de même des enfans à l'égard de leurs peres & de leurs meres; mais il n'y a rien de plus fade à mon gré que de voir un mari parlant de sa femme, dire *Madame la Marquise d'un tel lieu, Madame la Presidente une telle*, & il faut être un homme du premier rang pour pouvoir avec bienséance donner un titre à sa femme, lorsqu'on parle d'elle, ou si l'on ne veut pas se servir du terme de ma femme, qui me semble le meilleur de tous & le plus

natur-

naturel : il faut au moins que le mary , se contente de l'appeller simplement de son nom sans faire aucune mention du titre qu'elle porte de Marquise ou de Comtesse, de Présidente, &c.

Vous voyez quantité de jeunes gens de qualité , reprît la Marquise, qui viennent chez nous avec une tabatiere à la main , le visage & les doigts tous sales de tabac , dont ils prennent sans cesse à nôtre nez , & en font prendre aux autres ; s'il y a de grandes chaises de commodité , il s'en saisissent d'abord , & ils auront l'incivilité de ne les pas offrir à une Dame ; ils s'y renversent à demi couchés ; ils s'y bercent ; ils mettent leurs jambes sur d'autres sièges ou sur l'un des bras du fauteuil où ils sont assis ; ils les croisent & se mettent quelquefois en des postures encore plus indécentes , croyant que cela à l'air de qualité d'en user ainsi ; & au lieu de nous dire quel-  
que

que chose d'obligeant ou d'agréable, ils nous rompent la tête tout le jour à nous chanter mal quelques airs de l'Opera; je vous avouë que cela m'ennuye à la mort, & me donne des vapeurs horribles.

J'en connois, dît la Duchesse; qui ne parlent d'ordinaire que de leur chasse & des rares perfections de leurs chiens, de leurs chevaux ou de quelque autre chose dont nous nous souçions aussi peu, ou bien ils tirent à part quelqu'un de leur cabale pour faire entr'eux de grossieres railleries qui roulent d'ordinaire sur d'affreuses médifances ou sur leurs débauches dont il est bon à la vérité qu'ils ne nous fassent par le recit.

Et moy, reprît la Marquise; j'en connois qui ne sont pas si circonspects; & qui au lieu de les cacher sont les premiers à les publier, & sont assez effrontez pour en parler même en nôtre présence comme de quelque chose de plaisant & d'agréable; & ils for-  
tent

rent souvent de chez nous fans nous avoir dit la moindre honnêteté ; pour moy je ne m'accomode point de ces airs là.

Il est vray que cela est bien triste , répondit la Duchesse d'un ton qui convenoit fort à cette nouvelle façon de parler.

Il n'en est pas de même , poursuivit la Marquise , de la plupart des gens de qualité d'un âge plus avancé ; il n'y a d'ordinaire rien de plus civil & de plus honnête qu'eux ; & quand même ils n'ont nul attachement pour une Dame, ils ne laissent passer aucune occasion de lui dire quelque chose d'obligeant ; au lieu qu'à peine pouvons nous tirer quelques foibles marques de complaisance des jeunes gens de nôtre âge. D'où vient cela donc, est-ce que nous ne sommes pas aussi belles que nos meres pour les tenir dans le respect qu'ils nous doivent comme elles y ont sçeu tenir ceux de leur tems ?

Je

Je crois Madame, répondit le Commandeur, que ce n'en est pas la véritable cause, & que la nature qui fait les belles, n'en est pas moins libérale en ce têmes-ici que dans un autre; mais cela vient peut-être de ce qu'ils trouvent en elles moins de cruauté.

Je vous trouve plaisant Mr. le Commandeur, reprît la jeune Marquise, d'en rejeter la faute sur nous, vous n'avez qu'à continuer à me dire des douceurs, comme vous avez déjà commencé, ajouta-elle en riant, & vous verrez qu'on est tigresse quand on veut l'être?

Je n'en doute nullement Madame, repliqua-t'il, sur tout pour les vieux Commandeurs; mais quand une belle & jeune tigresse comme vous, ne trouve que de jeunes tigres, encore plus tigres qu'elle, il faut bien qu'elle s'appriivoise avec eux, car autrement elle seroit en danger de s'ennuyer.

Mais

Mais pour revenir à vos mots nouveaux, je voudrois bien demander encore à quoy servent ces superfluitez de langage que j'ai tantôt entenduës, n'étoit-ce pas assez de celles qui s'étoient déjà introduites dans nos meilleurs Autheurs; ces *car enfin*, ces *en effet*, ces *sans mentir*, ces *en mon particulier*, qui y sont si fréquens & si inutiles, & tant d'autres verbiages de cette nature qui ne veulent rien dire, & qui bien loin d'orner un discours, ne servent qu'à l'affoiblir? Pourquoi donc les augmenter par d'autres encore plus mal inventez, comme de dire, *il est vray que* j'ai été en tel lieu, *il est vray qu'*il y avoit bonne compagnie, *il est vray que* nous nous y sommes bien divertis; & à quoy bon mettre cet *il est vray* dans les endroits où il n'a que faire? Pourquoi se servir de *c'est-à-dire* lors qu'il ne signifie rien, & qu'il n'explique rien? A quoy sert

fert aussi ma chere Cousine v<sup>o</sup>tre  
*ce qui s'appelle ?* & ne nous auriez  
 vous pas aussi bien exprimé v<sup>o</sup>tre  
 desespoir d'être debout à la Cour  
 pendant que les Duchesses y sont  
 assises, quand *ce qui s'appelle* n'au-  
 roit point été de la partie ?

Je supplie Madame la Duchesse  
 de me pardonner si je demande  
 aussi à quoy servent ces *il faut  
 voir & il faut sçavoir*, qu'elle a dit  
 tantôt, & ce que c'est que *se don-  
 ner des airs*, je sçay qu'on dit voi-  
 là un homme qui a bon ou mau-  
 vais *air*, qui a l'*air* d'un homme  
 de qualité, ou qui a l'*air* d'un  
 Bourgeois; mais *se donner des airs*,  
 je crois que c'est parler pour ne  
 rien dire.

Je demeure d'accord, reprît la  
 Dame qui étoit piquée contre la  
 Duchesse, que *se donner des airs*,  
 quand *on ne met rien au bout*, est  
 usé à la Cour, & qu'il n'y a plus  
 que les femmes de la Ville qui le  
 disent: Il en est de même de *il faut  
 voir*,

voir & il faut sçavoir, & elles se servent de ses façons de parler comme nos femmes se servent de nos habits quand nous les avons quittez.

Vous sçavez ajouta-t'elle, que les Bourgeois parlent tout autrement que nous; il n'y a pas long-tems qu'il en vint un chez moy, il me dit qu'il étoit venu plusieurs fois pour avoir le bien de me voir, & qu'il y avoit long-tems qu'il étoit mon serviteur *bien humble*; car il auroit crû trop s'abaisser de dire, qu'il étoit venu pour avoir l'honneur de me voir, & qu'il étoit mon treshumble serviteur, & comme il étoit marié depuis peu, je vous ameneray, me dit-il, Madame Gobineau, en me parlant de sa femme, pour vous rendre ses civilitéz; j'ay aussi un mien Beaufrere Avocat en Parlement, nommé Mr. Grifonnet, qui a bien envie d'avoir l'avantage de vous connaître, vous trouverez qu'il a esprit

prit & qu'il sent bien son bien, aussi est il souvent en Cour, & avec les gens de Cour; & après m'avoir tenu d'autres discours de cette sorte, qui sentoient son Bourgeois à pleine bouche, il sortit en disant qu'il avoit pour moy bien de la consideration & qu'il étoit mon obéissant Valet.

Mais pour revenir aux airs, les gens du monde disent encore fort bien Monsieur un tel se donne d'un air d'homme à bonne fortune, il se donne des airs importants, Madame une telle donne dans les grands airs, & je m'assûre que Mr. le Commandeur approuvera tous ces airs là & qu'il les trouvera fort significatifs.

Moy Madame, répondit le Commandeur, Dieu me garde d'approuver de telles fadaïses, si se donner des airs quand on ne met rien au bout pour me servir de vos termes, est devenu Bourgeois, je conseille à Messieurs les Courtisans

ſans de renvoyer encore à la Bourgeoiſie tous vos autres *airs*, car ils ne ſont pas moins mauvais, & tout ce que je puis faire pour vôtre ſervice, & pour celui *des airs*; c'eſt d'approuver qu'on continuë d'appeller vos jeunes gens de la Cour qui parlent ſi mal, *Messieurs du bel air*, parce que ce terme ſert à les tourner en ridicules; mais je ne puis aſſez m'étonner de voir juſqu'où pluſieurs d'entr'eux pouſſent l'extravagance de ces mots nouveaux; & je croirois qu'on leur impoſe là-deſſus, ſi je n'entendois ſouvent les extraordinaires applications qu'ils en font; il n'y a pas long-tems qu'un jeune homme de qualité dît en ma preſence, parlant d'une jeune fille qui eſperoit d'être une grande heritiere, qu'elle commençoit à *ſe donner de gros airs*, & il augmenta ainſi le ridicule de ces deux expreſſions en les aſſemblant en une ſeule façon de parler.

Pour-

Pourquoy au lieu de dire *il se donne d'un air* d'homme à bonne fortune, *il se donne des airs importants*, ne pas dire comme on à toujours dit, *il fait l'important*, *il fait l'homme à bonne fortune*, qui est la maniere de s'exprimer universellement reçeuë en nôtre langue? & n'est-ce pas une construction barbare que de dire *se donner d'un air*, dans le sens où on le met? si on disoit, *il faut ouvrir la fenêtre pour se donner de l'air*, cette façon de parler seroit fort intelligible; mais j'aimerois presque autant dire, *elle donne dans les espaces imaginaires*, que de dire *elle donne dans les grands airs*, car c'est à peu près la même idée, qui cependant est fort différente de celle qu'on veut exprimer, & comme les langues ne sont faites que pour expliquer nos pensées, il me semble qu'il faut sur toutes choses faire en forte que les façons de parler dont nous nous servons, expriment ce

C que

que nous pensons en termes propres, clairs & sans équivoque; & c'est ainsi qu'on parle quand on veut bien parler.

Pour moy, dit la Dame, je suis fort persuadée qu'il faut que les gens de qualité se distinguent des Bourgeois par le langage, comme ils en sont distinguez par la naissance.

C'est Madame, répondit le Commandeur, en parlant juste, & en parlant bien qu'on se distingue par le langage, & non pas en affectant des manières nouvelles & extraordinaires des'exprimer.

Vous croyez donc, reprit la Dame, qu'on parle juste, & qu'on parle bien, quand on se conforme au langage de la Bourgeoisie?

Non sans doute, répondit le Commandeur, & je demeure d'accord avec vous que beaucoup de gens de la Ville ont de tres méchantes façons de parler qui leur sont particulieres, comme sont celles

celles que vous avez fort bien remarquées ; que c'est parler ridiculement , que de dire le bien de vous voir , l'avantage de vous connoître , il faut toujours dire l'honneur de vous voir , ou vous voir tout simplement. Il en est de même de vôtre serviteur bien humble , il faut dire vôtre tres humble serviteur , & on ne doit jamais , au lieu de cette expression , se servir du terme de Valet , qui ne convient qu'à ceux qui le sont effectivement , à moins qu'on ne s'en serve comme d'un terme de raillerie , car il est trop bas pour se l'appliquer autrement , un mien beau-frere qui a esprit , & qui sent son bien , sont trois façons de parler populaires & Bourgeoises , la dernière est un peu plus en usage que les deux premières , elle est de la bonne Bourgeoisie de Paris , & elle s'étend même jusqu'à des demi-Courtisans , être en Cour , & avec des gens de Cour , sont encore

deux façons de parler Bourgeoises, il faut dire en ce sens-la, *être à la Cour* & avec des gens de la Cour; & au lieu de dire *le bien* de vous connoître, quand on parle à une Dame, il ne suffit pas de dire l'honneur de vous connoître, il faut changer la phrase, & dire l'honneur d'être connu de vous; *vous rendre ses civilités* est une autre façon de parler Bourgeoise qui ne doit jamais être employée en aucune occasion; il faut dire, *vous rendre ses devoirs, vous rendre ses respects, ou vous rendre visite*; c'est aussi une sottise sans excuse à ce Bourgeois de vous dire qu'il a pour vous *bien de la considération*, pour éviter le terme de *respect* qui est toujours bien-séant à un homme en parlant à une Dame.

Le terme de considération ne peut-être mis en usage dans ce sens là qu'avec les inférieurs, & je m'apperois depuis mon retour qu'il

qu'il y a beaucoup de gens qui abusent de cette façon de parler; les uns, parce qu'ils n'en savent pas la véritable signification; les autres, pour faire connoître leur prétendue superiorité à ceux auxquels ils l'appliquent.

Nous pouvons bien dire à nos égaux, sans sortir de la civilité que nous leur devons, qu'il n'y a rien que nous ne fassions à leur considération; que sans leur considération nous en userions autrement; mais nous ne pouvons pas dire à quelqu'un, que nous avons pour lui bien de la considération, sans lui faire sentir que nous nous croyons au dessus de lui, & il est très à propos quand on parle à un homme qui n'est pas fort au dessous de nous; d'éviter ces sortes d'expressions qui lui font sentir l'opinion que nous avons de nôtre superiorité, & entre les termes, qui signifient à peu près les mêmes choses, il faut toujours

C 3                   choi-

choisir les plus honnêtes & les moins suspects d'orgueil ou de vanité, comme sont ceux d'estime, de passion, de desir de les servir, & autres équivalans qui les satisfont & les obligent, sans abaisser celuy qui les sçait bien appliquer.

Ceux qui se servent de ce terme de consideration, sans en sçavoir le veritable sens, sont plus excusables; mais cette ignorance les peut faire tomber dans le ridicule, comme un jeune homme d'une famille considerable dans la Robe, qui me dît, *il y a quelques jours que sa maison avoit toujours eu bien de la consideration pour celle de Mr. le Prince.*

Il y en a beaucoup, ajoûta le Commandeur, qui abusent encore de cette façon de parler, *ma maison*; il me semble qu'elle ne convient guerres qu'aux Princes, ou à des gens fort élevez par leurs dignitez, & qui portent des noms illustres par les rangs de leurs ancêtres;

cêtres; personne ne trouve à redire, par exemple, que ceux qui portent les noms de *Lorraine*, de *Boüillon*, de *Rohan*, de *Montmorenci*, de *Châtillon*, de la *Trimoüille*, de *Rochechouart*, de la *Roche-faucault*, d'*Estrées*, de *Berhune*, de *Crequi*, d'*Humieres*, & d'autres de ce rang, disent, *ma maison*, lorsqu'il y a occasion d'en parler; mais il y a une vaine affectation en certaines gens d'une naissance mediocre de dire à tous propos, comme font plusieurs que nous connoissons, *ma maison*, est alliée à celle de.... un tel est de *ma maison*.

Comment voulez vous donc qu'ils s'expriment en pareil cas? dit la Dame, qui se servoit souvent de cette façon de parler.

Je veux, répondit le Commandeur, qu'un Gentilhomme, qu'un homme de Robe, qui ne sont point élevez dans les premiers emplois disent, *ma famille est al-*

liée à celle de..... Monsieur un tel & moy sommes de même nom & mêmes armes, afin d'éviter ce terme fastueux, *ma maison*.

Quoy, dît la Dame, vous voudriez qu'en parlant à un homme qui ne seroit pas si élevé que ceux qui portent les noms que vous avez citez, on luy dît qu'on est parent ou allié de sa famille, pour éviter le terme de maison, qui est si en usage en ce sens-là.

Je ne dis pas cela, répondit le Commandeur, je pretens au contraire qu'en parlant à un homme de quelque considération, la civilité veut qu'on dise qu'on est parent, ami, ou serviteur de sa maison, mais qu'il ne faut pas parler de soy-même, comme on parle des autres.

Il y a parmi les diverses professions des hommes, poursuit le Commandeur, un défaut assez ordinaire dans les manières de s'exprimer, qui est de se servir  
mal

mal à propos de façons de parler affectées à leur métier, sur tout dans leurs comparaisons & dans leurs railleries; il y a plusieurs gens de robe qui vous parleront sans qu'il en soit question de *Compulsoire*, de *Declinatoire*, d'*Interlocutoire* & d'autres termes de judicature qui paroissent barbares à ceux qui n'en sont pas, & qui ne sont mauvais que parce qu'ils sont hors de leurs places. Ils ne se contentent pas de s'en servir mal à propos, ils donnent encore souvent les mêmes terminaisons à des mots ordinaires qui ne les ont pas naturellement & qui ne sont nullement destinez à la chicanne; & c'est ce qui a fait dire à un homme d'esprit, qu'il falloit avoir plusieurs années de Palais, pour entendre les bons mots de quelques gens de robe.

Ils ne sont pas les seuls, dit le Duc, qui tombent dans ce défaut, je vais vous en citer un exem-

ple que j'ay appris de feu Mr. le Maréchal de. . . . Il étoit allé visiter un Surintendant des finances à l'heure de son dîner, ce dernier ne le reconduisit que jusques sur le haut de son escalier, & il luy dît, vous m'excuserez bien, Monsieur, si je ne descends pas pour vous conduire jusqu'à vôtre carrosse, car vous sçavez qu'il est heure *dînatoire*? le Maréchal, qui étoit naturellement railleur, se conformant à son langage luy répondit, il est vray, Monsieur, & de plus la ruë est fort *crotatoire*.

Il en est de même des autres professions qui sont parmi les hommes, reprît le Commandeur, elles servent à les caractériser & à les mettre en des especes de classes différentes qu'on reconnoît par leurs façons de parler; c'est ce que la politesse fait éviter à un galant homme, qui parlant toujourns juste sur toutes sortes de sujets, ne laisse jamais deviner par ses discours

cours qu'il ait une profession particulière; & c'est ce qu'un homme d'esprit à bien exprimé en disant qu'un honnête homme n'a point d'enseigne.

Les gens de guerre, continua le Commandeur, ne sont pas moins sujets que ceux des autres professions à donner dans ce défaut de se servir des termes de leur art souvent hors de propos, il y en a plusieurs qui voulant exprimer leur attachement pour une Dame, ou quelques autres desseins particuliers ne parlent que *d'attaquer la place par les formes, de faire les approches, de ruiner les defenses, de prendre par capitulation, ou d'emporter d'assaut*; d'autres Officiers de Marine, qui ne parlent que de *faire une bonne manœuvre, de gagner le vent, d'aller à l'abordage* & autres façons de parler de cette sorte qui n'expriment pas toujours juste ce qu'ils veulent dire & qui marquent trop leur profession; comme le métier de la guer-

re passe pour le plus noble de tous, on leur permet ces licences & on les suit quelquefois ; mais ils se donnent aussi souvent des libertez d'inventer des mots nouveaux & des façons de parler de *corps de garde* qui ne signifient rien, ou qui signifient mal ce qu'ils veulent dire, & qui par cette raison sont rejets par tout ailleurs.

Par exemple je voudrois bien avec la permission de Monsieur le Comte, luy demander ce que veut dire cette façon de parler dont il s'est servi tantôt, lorsqu'il nous à dit que les jeunes gens de la Cour donnent à tout ce qu'ils disent *des tournures admirables*.

*Des tournures admirables*, répondit le jeune Comte, cela veut dire qu'ils ont l'esprit d'une bonne *tourneure*, qu'ils tournent bien ce qu'ils disent.

Je sçay, repliqua le Commandeur, qu'on peut se servir de façons de parler figurées dans nôtre langue comme dans toutes les

au-

autres, & que sans cela elle seroit pauvre & peu élégante, je sçais qu'on dit fort bien un tel à l'esprit bien ou mal tourné, & que c'est une façon de parler que l'usage à appliquée dans un sens figuré, aux choses spirituelles; mais cela ne conclud pas qu'on puisse se servir du terme de *tournure* dans le même sens; la tournure est un terme de mécanique, qui ne signifie autre chose que l'art ou l'ouvrage des tourneurs; ainsi je suis d'avis qu'on le rende à ce métier, & qu'on cesse de lui faire un vol qui me paroît plus propre à avilir nôtre langue qu'à l'enrichir.

Cependant, repliqua le jeune Comte qui avoit fait de *la tournure* son mot favori & qui ne pouvoit se résoudre à l'abandonner; je ne comprends pas qu'on puisse refuser de se servir d'un mot qui est universellement reçu dans les troupes, & où l'on s'en fert si à propos: car comment pourroit-on exprimer qu'un Soldat est grand

& bienfait, qu'en disant voila un Soldat d'une bonne tournure ? & tous les Grivois, ajoûta-t'il , ne parlent point autrement.

Le Commandeur ne put s'empêcher de rire sur une si forte objection , & il répondit au jeune Comte qu'il venoit de dire luy-même, comment il falloit s'exprimer en pareil cas, sans se servir du mot de tournure , mais que pour les Grivois il n'avoit pas l'honneur de les connoître.

Les Grivois, reprît la Duchesse , qui voulut faire la sçavante sur les termes de guerre , à cause du reproche qu'on lui avoit fait touchant les jours d'affaire ; sont sans doute quelques troupes étrangères qui servent dans les Armées du Roy.

Bon ! dît le Comte en faisant un éclat de rire ; les Grivois des troupes étrangères ! est-ce que vous ne sçavez pas ce que c'est qu'un Grivois.

Vous me ferez plaisir de me  
l'ap-

l'apprendre, luy repliqua serieusement la Duchesse.

Un *Griquois*, reprit le Comte veut dire un homme qui . . . . attendez . . . . & après avoir révé quelque temps, un *Griquois* veut dire un *Griquois*, je ne puis pas vous l'expliquer autrement.

Il n'y a rien de plus clair, dit le Commandeur; mais en attendant que nous comprenions bien toute la force de ce mot, je suis d'avis que nous le renvoyons en garnison; & que nous examinions ce qu'il y a de si admirable dans le *joli homme*, & le *joli Officier* que Monsieur le Comte nous à tant vanté.

Le mot de *joli homme* ne peut jamais signifier autre chose qu'un homme joli; c'est à-dire bien fait, agréable & qui plaît; & je consens que cette façon de parler demeure en usage dans ce sens-là; mais à condition qu'on n'abusera plus comme on fait de ce terme de *joli*, en le mettant en tant d'en droits;

droits où il ne convient point ; & sur tout qu'on ne dira pas comme j'ay entendu dire à Madame de . . . . . parlant d'un jeune homme beau & bienfait, il est joli, dit-elle, *joli à manger* ; je pensay lui demander à quelle fauce elle le vouloit mettre.

Elle avoit ses raisons d'en parler ainsi repliqua le jeune Duc.

Je le veux croire, repartit le Commandeur ; mais comme je ne me soucie point de développer les raisons qu'elle pouvoit avoir de trouver ce jeune homme *joli à manger*, je trouvay cette façon de parler parfaitement ridicule.

Le mot de *joli Officier*, poursuivit le Commandeur, y ajoute seulement la profession de joli homme ; les applications extraordinaires & bizarres qu'on fait de cette façon de parler me font souvenir de ce qu'un de nos Chevaliers m'a raconté, & que j'avois de la peine à croire, qui est que dinant un jour avec plusieurs Offi-  
ciers

ciers François, un jeune Colonel d'entr'eux dît en presence de son pere qui étoit Officier général, que feu Monsieur de Turenne étoit *un fort joli homme*, & vous mon fils, répondit le Pere, en colere, vous êtes *un fort joli sot* de parler ainsi d'un des grands hommes, que la France ait produit.

Mais sans m'amuser à remarquer le ridicule outré qu'il y a, de donner ce nom à des gens constitués en dignité dans les armées du Roy; je voudrois bien sçavoir comment il a pû entrer dans la tête de Messieurs les jeunes gens, que les expressions de *joli homme* & de *joli Officier*, puissent jamais signifier un brave homme & un bon Officier; & comment les siècles à venir pourroient démêler cette signification; mais il y a lieu d'esperer qu'ils ne feront pas dans cette peine; que le bon sens reprenant ses anciens droits, fera bonne justice de ces nouvelles façons de parler qui se  
font

sont introduites malgré lui, & qu'elles ressembleront à ces infectes qui meurent presque aussi tôt qu'ils sont nez.

Avez-vous tout dit Monsieur le Commandeur, dit alors la Maîtresse de la maison qui avoit pris sous la protection toutes les nouvelles façons de parler bonnes & mauvaises.

Quy Madame, repliqua le Commandeur.

Hé bien ajouta-t'elle, je vous y répondray en peu de mots pour toute la compagnie, si elle le trouve bon.

Alors les deux jeunes Dames & les deux jeunes Cavaliers la prièrent de dire tout ce qu'elle sçavoit de meilleur pour défendre le parti des mots à la mode, qui étoit si fortement attaqué par le Commandeur, & ayant repris la parole, elle lui parla de cette sorte.

*Fin du Discours premier.*



DES MOTS  
A LA MODE  
ET DES NOUVELLES  
FACONS DE PARLER.

DISCOURS DEUXIEME.

**V**OS Remarques sont fort justes, vos réflexions tres-judicieuses, vos raisonnemens admirables, cependant mon cher cousin, tout cela se détruit par une seule raison, & il me suffit de dire pour la faire connoître que l'usage

sage

sage est contraire à tout ce que vous avez dit ; & que c'est cet usage qu'on appelle le tyran des langues vivantes, qui en juge en dernier ressort.

Je ne laisseray pas, Madame, d'en appeler, répondit le Commandeur, quand il en jugera mal.

Et à qui en appellerez vous ?

Au bon sens qui le doit guider, repliqua-t'il & pour m'expliquer mieux, je vous diray qu'il y a de deux sortes d'usages ; le bon & le mauvais ; ce dernier est celuy que vous soutenez mal à propos, & qui n'étant appuyé d'aucunes raisons, non plus que la mode des habits, passe comme elle en fort peu de tems ; & il arrive necessairement, que quand ces modes de mots nouveaux ou de nouvelles façons de parler mal inventées ont cessé, on en reconnoît le ridicule, & on s'étonne comment on a pû s'en servir de même que nous nous  
éton-

étonnons comment nos ayeuls ont porté des tocques & des chausses trouffées, & nos ayeules des escotions & des vertugadins; & ont crû qu'ils étoient habillés galamment de cette sorte.

Il n'en est pas de même du bon usage; comme il est accompagné du bon sens dans toutes les nouvelles façons de parler qu'il introduit en nôtre langue, elles sont de durée à cause de la commodité qu'on trouve à s'en servir pour se bien exprimer, & c'est ainsi qu'elle s'enrichit tous les jours par des termes qu'elle emprunte des autres langues tant mortes que vivantes, pour exprimer vivement & en peu de mots les choses qu'elle ne pouvoit auparavant nous faire entendre, sans de longs détours; cependant il faut être fort réservé à se servir des nouvelles façons de parler, quoique bien inventées, ainsi que des mots nouveaux, qui sentent la science, sur  
tout

tout quand on a d'autres plus familiers pour exprimer les mêmes choses.

Et qui est-ce qui peut mieux juger que les gens de la Cour, repondit la Dame, quand on doit se servir de ces mots nouveaux & de ces nouvelles façons de parler? ne sont-ce pas ces mêmes Courtisans qui sont les principaux arbitres du bon & du mauvais usage?

Sans doute, repliqua le Commandeur; mais c'est la plus saine partie des gens de la Cour, & non pas quelques jeunes étourdis, qui hazardent des expressions bizarres & mal-inventées. Car quoi qu'elles soient souvent receuës par ceux qui leurs ressemblent, je crois qu'il est bon de ne les pas redire après eux.

J'entends par exemple dire à de jeunes gens qu'ils se sont divertis *par merveille*, qu'un tel dance ou chante *par merveille*, & *par*

par merveille est si fort à leur gré, qu'ils placent cette façon de parler dans toutes leurs conversations; les Dames ne manquent pas de les imiter en cela; & j'entendis dire l'autre jour à une jeune Dame de qualité qui venoit de chez un de nos Ministres, dont elle avoit été bien receüe, Monsieur. . . . . *m'a fait par merveille*, j'avouë que cette nouvelle façon de parler, me parut bizarre & risible; que je suis résolu de m'en tenir à l'ancienne manière qui est de dire, Monsieur un tel dance ou chante à merveille, & que je ne conseilleray jamais, sur tout à une jolie femme de dire que quelqu'un *luy a fait par merveille*, pour dire qu'il l'a bien receüe.

J'auray de la peine aussi à me résoudre, continua le Commandeur, de dire avec les jeunes gens, que Madame la Princesse de Conti est belle à *la perfection*, parce que

que je ne vois point de raison pour  
 changer l'usage universellement  
 reçu en nôtre langue, qui est de  
 dire, que Madame la Princeſſe de  
 Conti est parfaitement belle, ou  
 belle en perfection; je ne diray  
 point auſſi avec pluſieurs jeunes  
 gens, lorsqu'ils veulent louer  
 quelqu'un qui excelle en quelque  
 choſe, *qu'il n'est pas permis d'a-*  
*voir l'eſprit auſſi viſ & auſſi éclair-*  
*ré, le cœur auſſi grand & auſſi*  
*bien fait que Mademoiſelle; qu'il*  
*n'est pas permis d'avoir d'auſſi bel-*  
*les qualitez & de promettre d'auſſi*  
*grandes choſes que Monsieur le*  
*Duc de Chartres; qu'il n'est pas*  
*permis d'avoir autant d'élevation,*  
*de fermeté & d'agrément que*  
*Monsieur le Prince de Conti;*  
*qu'il n'est pas permis d'avoir autant*  
*d'eſprit & de valeur que Mon-*  
*sieur le Duc du Maine. Il eſt non*  
 ſeulement très permis, mais en-  
 core très-neceſſaire, d'être ſage  
 & vertueux, & de tâcher à imi-



veut dire en ce sens-là, que quand ces nouvelles façons de parler, sont universellement approuvées, & c'est dans le même sens qu'un homme de lettres du tems de Tibere, dît à cet Empereur, que tout Empereur qu'il étoit, il ne pouvoit pas donner le droit de Bourgeoisie à un mot nouveau.

Quoy, reprît la Marquise, un Souverain ne pourroit pas inventer un nouveau mot!

Il peut bien l'inventer, répondit le Commandeur, mais il ne peut pas obliger le public à s'en servir, s'il ne le juge bon, parce que les gens sages ne reçoivent que ceux que le bon sens leur fournit; & c'est à quoy doivent prendre garde ceux qui prétendent en inventer; car la qualité qui a d'ailleurs de si grands avantages ne fait rien à cela; & il y a souvent des gens de grande qualité qui parlent aussi mal que le peuple; & d'autres parlent ridiculement en  
affect-

affectant des manieres extraordinaires de s'exprimer ; & c'est ce qui arrive souvent, à ce que je vois, parmi vos jeunes gens de qualité, dont vous estimez tant les façons de parler.

En verité Monsieur le Commandeur, dît alors la Dame, *vous n'y songez pas*, & je m'étonne que vous en voulez tant aux gens de qualité, si on ne vous connoissoit, vous donneriez lieu de croire que vous auriez quelque interêt secret à les décrier.

Cependant, Madame, répondit le Commandeur, vous sçavez que j'ay les mêmes droits qu'eux à maintenir ; je sçay combien ceux de la naissance sont reverez & la préférence qu'on leur donne souvent sur ceux de l'esprit, de la science, du merite & de la vertu, & je ne pretends pas leur disputer cette profession ; mais je pretends que ces autres avantages ne doivent pas être incompatibles avec

une naissance illustre , & qu'elle doit au contraire exciter ceux qui la possèdent à les acquérir ; je voudrois donc que tous nos jeunes gens de qualité travaillassent sans relâche à se parer de leurs propres vertus, au lieu de ne paroître ornez que de celles de leurs peres ; qu'ils se picquassent du noble desir de les imiter & même de les surpasser dans les beaux exemples Domestiques qu'ils leurs ont laissez , & que quelques-uns d'entr'eux eussent honte de deshonnorer les beaux noms qu'ils portent.

XI Je voudrois encore, que les gens de qualité apprissent à se corriger d'un défaut tres-grand & tres-ordinaire parmi eux, qui est de prôner sans cesse leur rang & leur naissance à ceux qui ne la leur contestent pas ; qu'ils ne sortissent jamais en cela des bornes que la modestie leur doit prescrire, qui est de ne point faire parade d'un honneur qui  
dans

dans le fond ne les honore pas tant que leurs vertus personnelles, parce que cet honneur est étranger à leur égard; qu'ils ne le doivent qu'au pur hazard qui les a fait naître de plus honnêtes gens qu'eux, & qui ne subsiste souvent que sur la fausse opinion que l'on en a.

Ceux à qui j'entends parler sans cesse de leurs Genealogies & de leurs alliances, poursuit le Commandeur, & ceux qui sont assez vains pour les faire imprimer dans les nouvelles publiques à l'occasion de quelque mort ou de quelque mariage me font souvenir de *Mr. de Sottenville* \* quand il dit que *Bertrand de Sottenville* son Trisayeul eut permission du Roy de vendre son bien pour faire le voyage d'Outremer; ou de cet endroit du Roman comique, ou Ragotin raconte à la Rancune & aux Bohemiens, dont il vouloit se faire respecter, comment la fa-

\* Dans  
une des  
Comedies  
de Moliere,

mille des *Ragotins* étoit alliée à celle des *Portails*; car entre nous, il en est de même de la plûpart des familles particuliers; peu de gens ont le goût assez mauvais pour s'amuser à se changer la mémoire du fatras de ces Genealogies inutiles, & hors celles des maisons Souveraines qui donnent des droits sur des Etats, ou de gens fort élevez par leurs emplois; c'est la chose du monde dont le public se soucie le moins, & il est toujourns fort disposé à se divertir aux dépens de la vanité de ceux qui s'exposent ainsi à sa raillerie, au lieu de s'en faire honorer; de sorte, ma chere Cousine, continua le Commandeur, que ceux qui sont si infatuez du rang de leurs Ancêtres, & qui se servent en parlent d'eux-mêmes de ces termes vains & odieux, *un homme de ma qualité, une femme de ma qualité*, me font conclure que ce sont des gens dépourvûs de toute

te autre forte de mérite , reduits à se montrer par ce seul endroit qui leur soit avantageux.

Ce ne sont pas d'ordinaire, dit le Duc, les gens d'une qualité reconnüe qui tombent dans ces fortes de défauts; j'ay remarqué que les plus empressez à venter leur naissance sont ceux qui tâchent à s'élever à des rangs qui ne leur sont pas deus, & à s'attribuer des noms & des armes qui ne leur appartiennent pas; la Cour est pleine de ces usurpateurs de noms illustres; nous en voyons qui ont resuscité des Maisons éteintes depuis long-tems & qui s'en font descendre sur des ressemblances de noms ou par d'autres accrochemens visionnaires, il y en a même qui tâchent à s'ériger en Princes sur de pareilles chimeres, & qui les font passer avec soin à leurs descendans; & ces beaux noms répandent insensiblement sur ceux qui les ont volez une considéra-

tion qui les fait souvent préférer à des gens dont la naissance est beaucoup meilleure que celle qu'ils ont effectivement.

Il est vray, dit la Marquise, qu'il y a des gens fort entêtés de certaines chimères qu'ils ne pourroient jamais soutenir si on les obligeoit à prouver leurs prétentions; & quand j'en vois qui se donnent d'un air de Princes, sans l'être, en disant, *Monsieur mon Pere & Madame ma Mere*, je dirois volontiers, comme fit feu Monsieur le Prince, devant un de ces faux Princes, qui fut assez vain pour user de ces termes en sa présence, *Monsieur mon Escuyer allez dire à Monsieur mon Cocher qu'il mette Messieurs mes chevaux à mon carosse.*

Il y a des gens de qualité, reprit le Duc, qui dédaignent les titres de Comte & de Marquis, parce qu'ils aspirent à de plus grands; ceux-ci par un raffinement

ment d'orgueil, se font appeller simplement de leur nom.

C'est, dit le Commandeur une pierre d'attente pour la Duché.

Justement, répondit le Duc; mais en recompence les nouveaux Comtes sont si empressez de leur nouvelle dignité qu'on ne peut les obliger plus simplement que de les appeller toujourns par ces titres; ce qui a fait dire assez plaisamment, que parmi les Courtisans il y en a qui sont au desespoir quand on les appelle Marquis ou Comtes, & d'autres quand on ne les y appelle pas.

J'ay trouvé depuis mon retour, ajouta le Commandeur, une foule de Comtes & de Marquis de noms obscurs & inconnus, qui me feroit croire qu'il en est venu une recruë d'Italie, ou tout le monde porte ces titres, si je n'apprenois que la mode en est présentement si grande en France, & qu'il s'en fait tous les jours avec

tant de licence & si peu de retenue, que les uns sont à peine Gentilhommes & les autres même ne le sont pas, & je vois qu'il suffit d'aller en carosse & de se faire suivre par quelques laquais pour s'ériger d'abord en *Monsieur le Marquis*, ou en *Monsieur le Comte*, & pour dire comme les autres d'un air présomptueux & insolent *un homme de ma qualité*.

Il est vray, poursuit le Commandeur, que ces titres ont cela de commode qu'ils ne donnent en France ni rang, n'y credit, & n'obligent pas un Gentilhomme à céder en rien à ces Marquis & à ces Comtes imaginaires; cependant cette licence & cette facilité qu'il y a aujourd'hui à s'attribuer ces vains titres sans la grace du Prince, est un abus qui devrait être reprimé, & je serois d'avis qu'on obligeât au moins ces Comtes & ces Marquis faits par eux-mêmes à secourir l'Etat de quelque

que somme pour prix de leur dignité ; vous connoîtrez mieux jusqu'à quel point va cet abus par l'exemple que je vais vous raconter.

Il y avoit , poursuivit le Commandeur, dans la rue S. Denis un Marchand nommé *Monsieur Simon* qui me fournissoit de dentelles ; il avoit un fils assez bien fait ; ce fils sur le témoignage de sa bonne mine se crut de meilleure maison que son Pere ; il quitta sa boutique pour faire le voyage d'Italie , & il commença par faire canoniser son nom , en se faisant appeller Monsieur de S. Simon ; à son retour ayant trouvé son Pere mort & assez de bien pour se mettre en équipage , il changea de demeure & de quartier , prit un carrosse & une livrée bien chamarée , & s'investit luy même du titre de Marquis de S. Simon , dont je l'ay trouvé en pleine & paisible possession ; j'ay encore trouvé à mon

en D 6 retour

retour plusieurs fils de Partisans & d'autres gens de cette espece, dont les Peres ont porté la livrée, qui font Comtes & Marquis sans aucun contredit.

Pour ceux la, Monsieur le Commandeur, répondit la Dame, laissez les jouir paisiblement de leurs nouvelles dignitez, ils ne feront pas tant de mal avec ces vains titres, que s'ils faisoient le métier de leurs Peres.

J'en demeure d'accord, repliqua le Commandeur, & je consens puisque vous le voulez qu'il y ait de faux Comtes & de faux Marquis de même qu'il y a de faux Princes & de faux Nobles, & pour vous montrer que je suis de bonne composition, ajouta-t'il en souriant, je consens encore à une autre nouveauté que j'ay trouvée en France depuis mon retour, qui est que plusieurs Bourgeois mettent devant leur nom un *de* qui n'y avoit jamais été, & qui y son-

ne

ne fort mal , croyant l'annoblir par l'allongement de cette syllabe; je diray donc desormais Monsieur de *Jourdain* & Monsieur de *Tibaudier*, & ainsi des autres noms de cette espece.

Il est vray , reprît la Dame qui en vouloit fort à la Bourgeoisie , qu'il n'y a rien de plus plaisant que ces Bourgeois revoltez , & ces gens à manteau qui veulent à toute force contrefaire les gens de qualité ; j'en connois qui se renversent comme eux dans nos fauteuils, qui mettent leurs pieds sur d'autres sieges, qui font les beaux & les gracieux, qui prennent les airs penchez & dédaigneux des jeunes Courtisans, qui se familiarisent avec eux, jusqu'à les appeller par leur nom, sans leur donner de Monsieur, & ils me jouissent fort, quand je les entends dire comme eux, *le bon homme Maréchal, le bon Duc & la bonne Duchesse.*

Ces fortes d'affectations & ces familiaritez , repondit le Commandeur , sont blâmables aux gens d'épée , aussi bien qu'à ceux que vous appelez gens à manteau , parmi lesquels il y a des gens de qualité , puisque nous en voyons plusieurs dans les principaux emplois de la robe , & il n'y a point de profession qui puisse donner le droit d'être incivil & malhonnête ; ainsi, Madame, je voudrois pour l'amour de plusieurs de nos jeunes gens de qualité qu'ils se defissent des mauvais exemples d'incivilité qu'ils donnent aux autres.

Il est bon sur tout qu'ils n'imitent pas l'entêtement de certains vieux Seigneurs de Province, qui croyent que l'avantage de leur naissance leur établit le droit d'en user incivilement avec ceux qui leur rendent visite, ils passent devant les uns dans leur propre maison, ils chicannent avec les autres pour éviter de leur offrir la por-

te,

re, où ils disent qu'ils ont accoutumé de vivre sans façon pour s'exempter de rendre la civilité qui est due à un honnête homme.

Il y a, dit la Dame, une autre chicane que la vanité a encore introduite, elle consiste en la différence des sieges; cette différence regarde particulièrement les femmes, celles qui ont quelque prétention à la Principauté croyent avoir remporté une grande victoire quand elles n'ont présenté qu'une chaise à dos à une femme de qualité qui les aura visitées, & qu'elles ont été assises dans une chaise à bras; ce vain cérémonial les occupé si fort, qu'il n'y a rien qu'elles ne soient capables de sacrifier pour le maintenir.

Ceux & celles qui en usent ainsi, reprît le Commandeur, n'entendent point leurs véritables intérêts & agissent directement contre leur intention; qui est de se faire honorer; il est bon qu'ils appren-

apprennent s'ils ne le sçavent pas que tous les hommes honorent volontiers les gens de qualité qui les traittent bien, & haïssent ceux qui les méprisent; que les incivilités & les hauteurs les irritent & les revoltent contre eux, particulièrement ceux qui ne sont pas dans une nécessité indispensable de les souffrir, qu'elles diminuent les témoignages de respect que leurs inferieurs les rendroient avec plaisir, s'ils les reçoivent comme ils doivent.

Cependant Monsieur le Commandeur, reprît la Duchesse, vous m'avouërez qu'il y a dans le monde de certains rangs & de certaines dignitez auxquelles on ne peut pas se dispenser de faire rendre ce qui leur est dû.

Je sçay, repliqua le Commandeur, qu'outre les Souverains & ceux qui peuvent le devenir par le droit de leur naissance, il y a ceux qui les representent dans di-  
verses

verses sortes d'emplois & de dignitez, & qu'ils ont obligez de tenir les rangs qui y sont attachez; mais je sçay aussi que la plûpart de ceux qui en sont en possession, poussent trop loin ces sortes de droits, & qu'ils devroient au contraire prendre soin de les adoucir par de certaines honnêtetez dont celuy qui les sçait mettre en usage tire touÿjours plus d'utilité que celuy qui les reçoit.

Et pour ceux qui croient qu'on doit tout à un beau nom qu'ils portent ou à un titre qui ne leur donne ni autorité ni credit, on les laisse chez eux remplis de leur qualité, reduits à s'admirer eux-mêmes & à se contempler dans leur propre grandeur & dans celle de leurs ancêtres.

En vain ils prétendroient justifier cette conduite par les exemples de leurs peres; nous ne sommes plus dans ces tems malheureux où les plus puissans parmi la nobles-

noblesse, se cantonnoient dans les Provinces, y faisoient les petits Rois, commettoient impunement toutes sortes d'injustices & de violences, & desobeïssioient même aux ordres du Prince; ces petits Tirans sont détruits, toute l'auteurité qu'ils avoient usurpée, est réunie en la personne du Souverain, & les plus qualifiez n'en ont plus en France qu'autant que le Roy leur en communique.

Le jeune Comte crut que ce discours du Commandeur faisoit injure à sa qualité & à celle de ses pareils, & voulant soutenir leurs interêts & leurs avantages au dessus de la commune Noblesse; il y a cependant, luy dit-il *fagots & fagots*, \* Monsieur le Commandeur, & vous m'avouerez que nous avons en France des maisons *d'un si gros relief*, qu'il ne faut pas que les autres pretendent leur rien disputer: il seroit beau voir, ajouta-t'il des *Hobereaux* qui n'ont

\* Termes mal appliqué d'une des Comedies de Moliere.

n'ont pas de chauffes, se comparer avec des gens d'une certaine qualité.

Ils seroient ridicules de l'entreprendre, repondit le Commandeur; mais il y a bien de la difference entre se comparer avec les maisons que vous appelez *d'un si gros relief*, & ne pas approuver les hauteurs de ceux qui en sont; & si j'entreprendois la defence de ceux que vous appelez *Hobereaux*, je pourrois peut-être vous faire voir qu'il s'en trouve parmi eux qui sont de beaucoup meilleure maison que plusieurs des plus importans de la Cour, & que ceux-même qui y parlent si souvent de la grandeur de leur naissance; quand ils sont dans la mauvaise fortune, il est juste & necessaire qu'ils s'accommodent au tems & qu'ils cedent à ceux qui sont plus heureux & plus puissant qu'eux; mais un homme de qualité qui a du sens, & qui sçait  
vivre

vivre n'abuse jamais de sa prospérité & de leur malheur.

Il y en a encore plusieurs, ajouta le Commandeur, qui font beaucoup de mécontans par le formulaire de leurs lettres, & qui s'attirent quelquefois des reponses fâcheuses; cela me fait souvenir d'une réponse assez plaisante qu'un de nos Courtisans des plus agreables & des plus qualifiéz, fit à un Prince étranger, ce Prince ne luy fit pas la civilité qu'il luy devoit en la sousscription d'une de ses lettres, où il mît qu'il étoit *le plus affectionné à le servir*: le Courtisan luy mît au bas de sa réponse qu'il étoit *le plus désireux de luy complaire*.

Ceux qui ne peuvent pas obtenir sur leur orgueil de rendre en écrivant la civilité qu'ils doivent, s'exposent à de pareilles aventures, où il faut qu'ils n'écrivent qu'en billet; c'est un usage introduit qui ne fâche personne, parce qu'il

qu'il n'ôte ni ne donne rien à chacun de ses prétentions, mais je conseillerois à tous les gens de qualité, quelque élevez qu'ils puissent être par leur naissance ou par leurs emplois, de se persuader fortement que jamais ils ne s'abaissent ni ne diminuent de l'estime & du respect qu'ils méritent, pour être tres-civils, & qu'ils se rendent toujors haissables & souvent ridicules par trop de fierté.

Et que dites vous Monsieur le Commandeur, dît la Dame, de ces hommes nouveaux qui n'ont pas plutôt acheré une charge dans l'épée ou dans la robe, ou quelque belle terre, qu'ils prennent le titre fastueux, *de haut & puissant Seigneur* dans tous les actes qu'on fait en leur nom.

Je dis Madame, repliqua le Commandeur, que la folie des titres est parvenue à un tel point, qu'il seroit inutile de vouloir s'opposer à ce torrent; à mesure que le monde

monde

tous

monde vieillit, la vanité augmente dans le cœur des hommes ; si l'on compare nôtre siecle avec les precedens , on verra que les titres y étoient fort rares , que personne n'étoit assez effronté pour prendre ceux qui ne lui appartenoient pas , & que de nôtre tems, chacun se les attribue tels qu'il lui plaît.

On ne s'est pas même contenté des Anciens, on en a créé de nouveaux ; l'Italie fertile en ces sortes de productions, nous a donné l'*Altesse* qui étoit inconnue en France il n'y a pas cent ans, les gens d'Eglise même, nonobstant la profession particuliere qu'ils sont obligez de faire de l'humilité chrétienne, si opposée à tous les vains titres du monde, s'en sont laissé ébloüir ; les Cardinaux qui apres de foibles commencemens fort connus dans l'histoire, \* se voyent aujourd'huy si élevez, ont quitté, il n'y a que soixante ans les

\* Ce  
fut par  
un de-  
cret du  
Pape  
Urbain  
8. du  
10.  
Juin  
de  
l'an-  
née  
1630.

obnom

les

les titres d'Illustriffimes & de Reverendiffimes pour prendre le titre pompeux d'*Eminence*; leur ambition est montée jufqu'à fe dire égaux aux Rois & à prétendre la préfeance par tout fur les autres Souverains; & ils prennent le pas en Italie dans leurs propres maifons fur les Princes dont ils font nez fujets.

Cet amour des titres a passé comme une maladie contagieufe du Clergé de Rome à celuy des autres Pays, les Evêques se traitent reciproquement de *Monfeigneur*; cela me fait fouvenir qu'é-tant allé voir un Evêque de mes amis & ayant appris qu'il y avoit d'autres Evêques avec lui, je demanday ce qu'ils faifoient, ils se *Monfeigneurifent*, me répondit aflez plaifamment un de leurs Laquais.

Ils ne fe contentent pas du titre de *Monfeigneur*, pourfuit le Commandeur, ils trouvent très-bon que leurs Ecclefiastiques &

tous

rous ceux qui sont dans leur dé-  
pendance , y ajoûtent le titre fa-  
stueux de *vôtre grandeur* , & que  
ceux qui leur dédient de Theses  
leur donnent la qualité de *Princes*  
*de l'Eglise* , au lieu de celles de  
*Peres* qui est la seule qu'ils doi-  
vent recevoir , s'ils veulent se  
conformer à l'exemple de leurs  
Saints Prédecesseurs ; il n'y a pas  
même jusqu'aux Religieux , qui  
nonobstant les continuelles humi-  
liations , auxquelles leur régles &  
leur profession les obligent , ne se  
traitent entr'eux de *vôtre Reve-  
rence*.

Et vous ne dites rien de vos  
freres les Chevaliers ? reprît la  
Dame ; sont-ils plus humbles que  
les autres , & ne se font-ils point  
aussi attribué quelque titre nou-  
veau ?

Depuis que l'*Eminence* a été  
distribuée aux Cardinaux , repli-  
quant Commandeur , elle a aussi  
été liberalement accordée à nôtre

Grand

Grand Maître, comme dernier Cardinal, & nous nous en sommes contentez. Nous prétendons encore le titre d'*Excellence* pour nos Ambassadeurs que quelques-uns leurs accordent & que d'autres leurs refusent; vous sçavez sans doute que l'*Excellence* est encore une production de l'Italie, qui n'a pas été receuë en France, comme en Espagne, où les Grands se la font appropriée au lieu du titre de *Seigneurie* qu'ils prenoient auparavant; cela me fait souvenir de ce qu'un Chevalier Espagnol m'a raconté, qu'étant à Milan, il demanda quels titres il falloit donner au principaux du pays, où il se trouvoit; l'*Excellence* est due au Gouverneur de l'Etat, luy dit un Officier; on la donne au Mestre de Camp général *per cortesia*; pour le Gouverneur du Château, il n'y a que ses Domestiques qui le traitent d'excellence; de

*manera*, répondit assez plaisam-

E

ment

ment le Chevalier en parlant de ce dernier, *cha su excellentia tienne su casa por prison.*

On en peut dire autant de l'*Altesse* en France, elle est deuë aux Princes du Sang; on la donne *per cortesia* aux Princes étrangers sortis de maisons Souverains quand on leur écrit; & elle demeure enfermée dans les maisons de certains Princes prétendus qui ne la reçoivent que de leurs Domestiques.

Cette application me paroît juste, dit la Dame, & je m'étonne comment certaines gens peuvent entendre sans rougir, qu'on leur donne des titres, qu'ils scavent en leur conscience ne leur appartenir pas.

Il y en a, reprît le Commandeur, qui n'ont pas la conscience délicate là-dessus; mais pour revenir à l'*Excellence*, poursuivit-il, vous scavez qu'on ne la donne en France qu'aux Ambassadeurs, & que les Officiers de la

Cou-

Couronne & les Ministres ne l'y reçoivent que des étrangers qui ne sont pas instruits de nôtre cérémonial ; elle a été receuë agréablement dans tous les Pays du Nord qui imitent d'ordinaire les Nations plus méridionales ; mais les Italiens sur tous les autres , en sont fort friands & la donnent volontiers afin de la recevoir ; il n'y a point de Pays au monde où il y ait tant de vains titres que chez eux , ce qui vient non seulement de ce qu'ils les aiment , mais encore de la facilité qu'ils ont à se les approprier ; on devient Prince dans le Royaume de Naples pour mille écus , & on fait eriger moyennant cette somme un fort petit fief en titre de Principauté.

Puisqu'on est Prince à ce prix , dit la Dame , il est aisé de juger que les autres moindres titres y doivent être fort communs & à grand marché.

Il n'y a presque point de fief en

Italie , reprît le Commandeur , qui n'ait au moins le titre de Comté ou de Marquisat , & celuy qui Pacquiert , devient Comte ou Marquis , fut-il Marchand ou Artisan. J'y ay vû un Masson exerçant son métier qu'on y appelloit Monsieur le Comte , parce qu'il avoit acheté une portion de fief. Il n'y a pas long-tems qu'il y avoit à Naples un riche Boucher qui étoit Duc , Prince , Marquis , Comte & Baron par les terres qu'il avoit acquises & qui continuoit à y exercer son métier avec tous ces titres ; ils passent à leurs enfans , fussent-ils cent , ils se font appeller le Comte Jacques , le Comte Charles , le Comte Pierre , & ainsi de leurs autres noms de Baptême , pour se distinguer.

*Le  
Mar-  
quis de  
Var-  
des.*

Cela me fait souvenir d'une raillerie que fit un homme de qualité de la Cour de France étant à la Cour de Turin sur la faci-

facilité qu'on y a de prendre le titre de Comte ; quelqu'un de cette Cour luy ayant fait une mauvaise plaisanterie sur ce qu'il n'étoit pas parti le jour qu'il l'avoit dit pour s'en retourner en France, j'attends, dit-il, six de vos Comtes pour me porter en chaise de l'autre côté de la Montagne, voulant dire qu'ils étoient tous Comtes en ce Pays-là, sans en excepter même les porteurs de chaise.

L'Empereur Charles - Quint étant en Italie, accordoit libéralement ces vains titres à tous les Italiens qui les luy demandoient : un jour sortant de Vicenze, & étant suivi de quantité de Bourgeois de cette Ville-là, qui le suplioient de les faire Comtes, il leur cria pour se délivrer de leurs importunitéz, *Todos Condés*, qu'il les faisoit tous Comtes, ce qui a servi de titre suffisant à tous les Bourgeois de Vicenze, pour

prendre encore aujourd'huy cette qualité, & ils ne manquent jamais de se dire *Comte Vincentino* dans tous les actes qui se font en leur nom.

Nous voyons aussi quantité de Cadets, tant Gentilhommes que soy disant, qui portent le titre de Chevaliers, comme s'ils étoient de nôtre Ordre, sans faire ni preuves, ni vœux, ni caravanes; de même que nous voyons plusieurs Ecclesiastiques sans Benefices qui se font appeller Monsieur l'Abbé.

Ce n'est pas au moins sans intention d'en obrenir, dît la Dame.

Mais c'est souvent sans dessein d'en faire un bon usage, repondit le Commandeur.

En verité Monsieur le Commandeur a raison, dît alors la Marquise, il y a bien des abus dans le monde.

Et qui sont bien plus considérables

rables que ceux-là, repliqua-t'il, mais comme nous ne réuffirons pas affurement à les reformer, je defirerois au moins pour l'honneur de nos jeunes gens, que tant ceux qui font de qualité, que ceux qui font semblant d'en être, appriflent à ne plus choquer la raison ni le bon sens dans leurs manieres de s'exprimer.

De sorte, mon cher Cousin, repliqua la Dame, que si nous voulons vous en croire, on parle mieux François sur les Galeres de Malthe, d'où vous venez, ou à la Cour du Grand Maître, qu'à Paris ou à Versailles.

Je ne dis pas cela, Madame, repondit le Commandeur; mais je dis qu'à Versailles & à Paris, il y a les deux differens usages que je vous ay remarquez, le bon & le mauvais; que le bon est suivi par un petit nombre de gens polis, parmi lesquels il y en a plus au dessus de trente ans, qu'au des-

sous, qui sont ceux que Madame la Marquise appelle de la vieille Cour, ce n'est pas qu'il n'y en ait au dessus de cet âge qui paroissent toujours jeunes; mais je parle des habiles; ceux-là ne se servent pas des mots nouveaux qui ne veulent rien dire ni de ceux qui signifient autre chose que ce qu'on veut exprimer, & quand il s'en introduit de bons & de significatifs, ils ne s'en servent qu'après qu'ils ont été universellement approuvez, & ils suivent en cela la même règle que celle qu'il faut observer touchant les modes des habits, qui est de n'être jamais des premiers à prendre les nouvelles, ni des derniers à quitter les anciennes.

Ils n'ont point aussi de mots favoris quelques bons que soient ceux dont ils se servent, & ils n'affectent jamais une façon de parler plus qu'une autre; ils n'en disent point d'inutiles, comme ceux qui viennent vous dire & vous repê-

sont

ter

èr à tous propos vous m'entendez-  
 bien, vous comprenez bien ce que  
 je vous dis : ou comme d'autres  
 qui vous disent sans cesse figurez-  
 vous cecy, figurez-vous cela, &  
 qui dans leurs recits ne disent pas  
 trois mots de fuitte, qu'ils n'y  
 ajoûtent, dit-il, dit-elle, ou des  
 expressions aussi superfluës que  
 celle-là : ils n'estropient point la  
 prononciation des mots, comme  
 ceux qui disent Mâme ou Made-  
 me, au lieu de dire Madame; qui  
 disent un homme de quelité, au  
 lieu de dire un homme de qualité;  
 ils évitent également les manieres  
 basses de s'exprimer, & celles qui  
 sentent le Phœbus & le Colleege;  
 & demeurant dans une juste mé-  
 diocrité, ils ne disent précisément  
 que ce qu'il faut dire sur chaque  
 sujet & le disent toujourns en des  
 termes propres & naturels sans  
 qu'il y paroisse ni étude, ni af-  
 fection.

Il est vray, dit la Duchesse,

E 5.

qu'il

qu'il y a des gens qui à force de faire les gracieux dans leurs discours, en sont devenus fades; & je connois des femmes, qui perdent beaucoup de leurs agrémens, pour vouloir trop faire les agréables par des manières affectées de s'exprimer & de prononcer ce qu'elles disent.

Le mauvais usage, reprit le Commandeur se trouve d'ordinaire dans la foule des jeunes gens étourdis, inconfiderez, & sans gout; ils vous diront vingt-fois en un quart d'heure un mot nouveau sans qu'il y ait aucune nécessité de s'en servir; ils croient par-là se rendre recommandables aux gens qui les écoutent, ils se persuadent que ce badinage de mots nouveaux répand sur eux des agrémens infinis & les distingue du commun des hommes, qui ne vont pas aussi souvent qu'eux à Versailles; comme si les jeunes Courtisans à l'exemple des Bohèmes,

hêmes, devoient avoir entr'eux un jargon à part.

Il y en a par exemple, qui se servent de cette façon de parler dans un sens fort different de ce-luy que l'usage lui donne; Mr. un tel, disent-ils, à *l'esprit leger*: Il n'y a personne qui n'entende par ces paroles que Mr. un tel à l'esprit changeant, peu solide & sans jugement; cependant ils pretendent que cela signifie qu'il a l'esprit vif, subtil, qui passe d'un sujet à un autre avec la même legereté que le Zephire vole sur les fleurs d'un parterre.

Ils ont ensuite étendu cette façon de parler en disant Monsieur. . . à *la conversation legere*; & ce dernier sens me paroît plus raisonnable que le precedent pour dire que Monsieur. . . n'est pas ennuyeux dans la conversation, & qu'il la sçait diversifier.

Ils donnent encore une autre signification à cette expression

lors qu'ils disent Monsieur. . .  
*travaille legerement*, pensant ex-  
primer qu'il travaille avec facilité;  
cependant suivant l'usage reçu en nôtre langue, *travailler legerement* veut dire travailler foiblement, superficiellement, sans approfondir la matiere, & sans achever ni perfectionner son travail.

Ces façons de parler, louches & obscurs, ne doivent pas être admises facilement, sur tout lors qu'un long & ancien usage les a appliquées à d'autres significations, parce qu'elles induisent en erreur ceux qui les écoutent, en leur faisant entendre toute autre chose que ce qu'on prétend leur exprimer; cependant elles s'introduisent insensiblement dans la cabale d'un certain nombre de Courtisans, & lorsqu'elles y ont été recouës ils traitent ceux qui ne les approuvent pas, d'hommes grossiers ou du vieux tems qui ne  
font

sont pas capables de goûter la délicatesse du leur, & de profiter de leurs belles decouvertes.

Mais ce qui contribuë beaucoup à les gêner, ce sont quantité de sots, & de femmes de la Ville & des Provinces, qui les admirent, comme on dit, depuis les pieds jusqu'à la tête; qui copient sans cesse leurs façons de parler & jusqu'à leur accent, leurs gestes, leurs postures & leurs grimaces les plus ridicules, & il y a plaisir à les entendre décider en dernier ressort, tant sur les manières de s'exprimer que sur les autres choses qu'ils ne sçavent pas; & si quelque homme de bon sens se rencontre en leur chemin & n'approuve pas leurs opinions bizarres, ils le regardent en pitié, & concluent entr'eux que tout homme qui ne part pas souvent de Paris aux flambeaux pour être au coucher, & ne repart point ensuite de Versailles pour retourner à Paris cou-

cher chez les Baigneurs, quoy qu'il y ait une maison à lui; ne connoît point la Cour ni ses manieres d'agir, & qu'il est impossible qu'il puisse avoir de l'esprit.

Cependant les décisions de quelques-uns de ces jeunes Messieurs, ne s'étendent d'ordinaire qu'à pouvoir impunément faire élargir les manches & le bas de nos just'aucorps jusqu'à cette grandeur énorme où nous les portons aujourd'huy.

Vous sçavez, ajoûta le Commandeur, qu'il s'éleve de tems en tems à la Cour de beaux genies, pour inventer des modes; ces heros de l'éguille & des ciseaux donnent à nos habits telles formes & tels ornemens qu'il leur plaît, & ils réussissent d'ordinaire à les rendre parfaitement incommodes; il est vray que leurs inventions ne sont pas toujours suivies; & tel après avoir profondément médité sur la structu-

re nouvelle d'une manche, s'est  
présenté à la Cour les bras char-  
gez d'étoffe à plusieurs étages, &  
à plusieurs plis, qui a été le seul à  
les porter de cette sorte; mais s'il  
y en a qui succombent sous le  
poids de leur entreprise; il y a  
d'autres heureux teméraires qui  
ont la joye de se voir coppiez,  
non seulement de toute la France;  
mais encore des autres Nations  
curieuses d'imiter la nôtre. Quel-  
le gloire pour ces illustres inven-  
teurs, si de même qu'on a dit des  
chauffes & des canons à la candale,  
ils peuvent faire porter leur nom à  
quelque manche de leur inven-  
tion, & se faire par ce beau moyen  
un chemin à l'immortalité.

Et qui voulez-vous donc Mon-  
sieur le Commandeur, dit la Da-  
me, qui invente les modes, si les  
jeunes gens de la Cour ne s'en  
mêlent.

Je ne leur envie point cette  
gloire, Madame; répondit le  
Com-

Commandeur, & je confens qu'ils en jouïssent puisqu'il faut bien leur accorder quelque chose; quoi que ces grandes manches ajoûta-t'il, en montrant tristement celles qu'il portoit, plus larges que les genouïlleres de mes bottes, semblent n'être faites que pour ramasser toute la graisse des plats dont on mange.

Puisque nous sommes sur l'invention des modes, aussi-bien que sur celle des mots nouveaux, dit le Duc, Mr. le Commandeur sçait-il ce que c'est qu'un *Falbala*?

Non dit le Commandeur.

Un *Falbala*, reprit le Duc, est une bande d'étoffe plicée que les femmes mettent au bas de leurs jupes, ou au tour de ces petits tabliers qu'elles portent présentement.

C'est sans doute, repliqua le Commandeur, quelque Marchand Turc ou Arménien qui luy a don-

a donné ce nom de la langue de son Pays, de même qu'on appelle un *Sofa*, une espece de lit de repos à la maniere des Turcs.

Nullement, repartit le Duc, & je crois pouvoir vous assurer que le Courtisan qui a enrichi nôtre langue du beau mot de *Falbalala*, n'est pas sçavant dans les langues Orientales.

Il sçait peut-être des choses plus utiles, repliqua le Commandeur; mais il me semble qu'en matiere de mots nouveaux, quand on fait tant que de vouloir en inventer, il faut qu'ils ayent quelque rapport à la chose qu'ils expriment.

Cela seroit bon, dît le Duc, parmi des gens de Lettres qui se picquent de sçavoir leur langue & de chercher l'origine des mots qui la composent; mais parmi le commun des Courtisans, on n'y cherche pas tant de façons & on y en fait souvent qui ne signifient rien,

ou

ou qui signifient toute autre chose, que ce à quoy ils les appliquent ; Monsieur le Commandeur, croit par exemple, qu'une *Passecaille* ne veut dire autre chose qu'un air de l'Opera ?

Il est vray, dit le Commandeur, & c'est un terme Espagnol qui s'est introduit dans nôtre langue depuis qu'on y jouë des Opera, pour y exprimer cette espece de composition en musique que les Espagnols ont appellée de ce nom, qui veut dire passe-ruë, comme nous appellons en France des *Vaudevilles* certaines chansons qui courent dans le public.

Cependant, reprit le Duc, une *Passecaille* veut dire presentement un porte manchon, & une *Chaconne* qui est aussi le nom d'un autre espece d'air de l'Opera, signifie encore depuis peu un certain ruban penchant du col de la chemise, sur la poictrine de certains jeunes gens qui vont à demi déboutonnés.

J'ad-

J'admire, dît le Commandeur, le beau genie de ces inventeurs de mots en matiere de bas de jupes, de tabliers, de porte manchons & de rubans; & s'ils donnent des noms aussi bizarres à tous les autres ajustemens d'hommes & de femmes, j'auray besoin d'un Dictionnaire nouveau pour pouvoir entrer dans leur conversation.

Vous n'en aurez pas moins de besoin pour être de leur jeu, dît le Duc; vous sçavez, poursuivit-il, jouer à la bête; mais je doute que vous sçachiez ce que c'est que mettre au mariage, au concubinage, à du char. . . . en penitence, à Madame de Q. . . . à Madame. . . . dans sa beauté, ou dans ses grandeurs, à la Maréchale de. . . . au Duc de. . . . au grand Fauxbourg, au petit Fauxbourg, & d'autres façons de parler nouvelles de cette sorte, qui se sont introduites parmi les jouëurs.

J'a-

J'avouë mon ignorance là-dessus, répondit le Commandeur.

Je veux bien vous en tirer, reprit le Duc, ce sont des noms qu'on a donnéz à la rencontre de certaines cartes différentes, sur lesquelles les jouëurs risquent leur argent.

Ces sortes d'expressions, dît le Commandeur, ne doivent être regardées que comme des plaisanteries passageres qui ne se disent qu'en badinant.

Il est vray, repartit le Duc, qu'elles ont commencé de cette sorte; mais on s'en est servi depuis fort serieusement, & on voit tous les jours des jouëurs chagrins qui se plaignent en rongant leurs cartes ou en les déchirant avec fureur, que c'est le char. . . . en penitence, Madame de Q. . . . ou Madame. . . . dans ses grands, qui leurs ont fait perdre leur argent.

Je consens, dît le Commandeur,

deur , que ces Messieurs inventent tous les mots qu'il leur plaira , tant sur les nouvelles manières de joüer que de s'habiller ; qu'on les consulte sur l'affortissement ainsi que sur la forme des habits ; & sur le mélange des couleurs d'une garniture ; de même qu'on consulte *Monsieur le Navire* sur la belle ordonnance des jardins , sur les compartimens , les fleurs & les ornemens d'un parterre ; qu'ils reglent la maniere de noüer nos cravates & les rubans qui les accompagnent ; que s'ils ne sont pas contens de la longueur de leur perruques jusqu'à la ceinture , ils les allongent jusques sur leurs genoux ; & pour vous montrer que je n'ay pas intention de leur rien ôter de ce qui est de leur jurisdiction , poursuit le Commandeur , je consens encore qu'ils joignent à la Surintendance des ajustemens celle des meubles , des bijoux & des *babioles* ,

les; que ceux d'entr'eux qui passent pour les plus intelligens & les plus profonds sur ces importantes matières, jugent en dernier ressort du grand art de retrouffer les ustencilles d'une toilette; de bien choisir & de bien ranger des porcelaines, des miroirs, des lustres & des girandoles; du choix de leurs boucles & de leurs agraffes de diamants; de leurs bagues, de leurs étuis, de leurs petits flacons de poche; de leurs boîtes à vapeurs, à pastilles; de leurs cannes garnies d'or & de pierreries; & sur tout du choix important de leurs rabatieres à ressort, & de la manière ingénieuse de les ouvrir, & de les refermer d'une main, ainsi que celle d'y prendre du tabac *de bon air*, pour me servir de leurs termes; de le tenir quelque tems entre leurs doigts avant que de le porter à leur nez, & de renifler avec justesse en l'y recevant; en-  
fin

fin de tout ce qui compose ce noble exercice que nous voyons aujourd'hui si florissant en France & qu'on a appelé plaisamment *l'exercice de la tabatiere*; ce sont autant de droits acquis que les gens sages auroient tort de leur disputer; mais je ne crois pas qu'ils soient obligés de recevoir toutes les mauvaises façons de parler de quelques jeunes Courtisans évapores & sans goût; & moins encore d'imiter leurs manières d'agir inciviles, non-seulement avec les Dames; mais encore entr'eux, tant à l'égard de ceux qui sont au dessus d'eux que de leurs égaux & de leurs inférieurs.

Je voudrois donc, continua le Commandeur, qu'ils apprissent à ne se plus familiariser aussi mal à propos qu'ils font souvent avec ceux qui sont du sang de leur maître; à renvoyer à leurs pages & à leurs lacquais, les yeux de main qu'ils en ont empruntez; à  
con-

connoître combien il est indecent à des gens de qualité d'aller, comme on dit, *grénoïiller* dans des Cabarets, & à le corriger de quantité d'autres manières d'agir grossieres & mal polies qui mettent tant de conformité & de ressemblance entr'eux & leurs gens de livrée, que sans la différence des habits, on pourroit s'y méprendre; & c'est ce qui a fait dire assez plaisamment en parlant de quelques jeunes gens de qualité de cette espece, qu'ils ressemblent à des lacquais hors de condition.

Et puisque je suis en train de leur donner des conseils qui seront peut-être aussi mal reçus que mal suivis, poursuivit le Commandeur, je leurs conseillerois encore de bannir d'entr'eux les grossieres équivoques, les fades turlupinades, les quolibets, les façons de parler sales, & les injures indecentes qui leurs sont devenues si familières, d'être toujours

jours respectueux avec ceux qui sont au dessus d'eux, complaisans avec leurs égaux, carressans avec leurs inferieurs, civils & honnêtes avec tout le monde; de s'abstenir de décider aussi légèrement qu'ils ne sçavent point, & de ne pas témoigner une si grande opinion d'eux-mêmes pendant qu'ils travaillent par leurs actions à la détruire dans l'esprit de ceux qui en jugent fainement.

Je vous remercie pour tous les jeunes gens de la Cour, Monsieur le Commandeur; dît alors le jeune Comte, du soin que vous prenez de les instruire, c'est dommage que vous ne soiez revenu plutôt en France pour les corriger.

Vous pouvez répondit le Commandeur, donner des bornes plus étroites à vôtre remerciement; car je vous déclare que je suis fort éloigné de croire que tous les jeunes Courtisans soient interessez en ce que j'ay dit, je sçay qu'il y

F

en

en a plusieurs de grande qualité qui sont très-sages & très-polis; je sçay que l'Allemagne a veu avec terreur à la suite d'un jeune héros plus grand encore par son courage & par ses autres vertus, que par son rang & par son auguste naissance, une brillante jeunesse qui fait l'esperance de l'Etat; que la gloire des grands noms de BOURBON & DE CONTI, DU MAINE & DE VENDOSME, y a été soutenuë par les actions & par les vertus héroïques de ceux qui les portent, & que plusieurs jeunes Courtisans profitant de ces grands exemples, y ont fait connoître qu'ils sont dignes successeurs des hommes illustres dont ils sont descendus; mais, comme il n'y en a qu'un certain nombre qui méritent cette louange, je crois comme vous, ajoutera le Commandeur, que ceux qui n'en sont pas, auroient peut-être raison de me remercier, s'ils font

font capables de profiter des bons avis qu'on pourroit leur donner, tant sur les sujets que nous avons examinez, que sur d'autres encore plus importans à la conduite de leur vie; & pour finir cette matiere, je vous liray, si vous le voulez, des vers nouveaux de la façon d'un de nos Chevaliers, que j'ay ici fort à propos, & qui semblent avoir été faits exprés sur le même sujet.

Voyons, dît la Dame, si votre ami n'est pas plus indulgent en vers que vous ne l'êtes en prose.

Le Commandeur tira alors un papier de sa poche, & y lût les vers que voicy.

## DISCOURS.

**D**ans une Anguste Cour, si bril-  
 lante & si belle,  
 Que tant de Nations ont prise pour  
 modèle;  
 D'illustres Etrangers arrivent tous  
 les jours,  
 Ils quittent pour la voir d'autres il-  
 lustres Cours,  
 Y viennent coppier ses modes, son  
 langage,  
 Et même à ses défauts rendre un  
 parfait hommage.  
 Dans ces superbes lieux, si beaux, si  
 fortunez,  
 A la joye, aux plaisirs sans cesse de-  
 stinez,  
 Où regnent la grandeur & la ma-  
 gnificence,  
 Les spectacles, les jeux, enfans de  
 l'abondance,  
 On trouve de sçavans, de sages  
 Courtisans,

On

On en void de polis , de fins , de com-  
 plaisans ,  
 D'habiles de discrets , d'enjoïez ,  
 d'agreables ,  
 On en void de galands , tendres ,  
 touchans , aimables ,  
 Qui font naître par tout la joye &  
 les amours ,  
 Toujourns cherchant à plaire & qui  
 plaisent toujourns .  
 Mais on y trouve aussi bien des  
 ames communes ,  
 Peu dignes de jouïr de leurs hautes  
 fortunes ;  
 De jeunes indiscrets , menteurs &  
 médisans ;  
 De jeunes étourdis , mocqueurs &  
 suffisans ;  
 De jeunes débauchez de plus d'une  
 maniere ;  
 Des brutaux insolens qui rompent  
 en visiere ;  
 Des esprits inquiets , envieux , mal  
 faisans ;  
 De fatigans , de froids , & de mau-  
 vais plaisans ,

*Diseurs de quolibets & d'équivoques  
sales,*

*Dignes productions de leurs doctes  
cabales ;*

*S'étudiant sur tout à se donner des  
airs,*

*A se faire un jargon de mots mis de  
travers ;*

*A dire un gros merite, une grosse  
naissance,*

*Une grosse faveur, une grosse  
puissance ;*

*Mettant le gros à tout, bien ou mal à  
propos,*

*Et tout ce qui fut grand, le faisant  
toujours gros.*

*Quiconque du bel air, veut suivre  
la méthode,*

*Sçait orner ses discours de ce terme à  
la mode ;*

*De frequens il est vray, de plusieurs  
il faut voir,*

*Y joint ce qui s'appelle avec il faut  
sçavoir,*

*Et de ces jolis mots tout sectateur  
fidelle*

Du langage parfait s'estime le mo-  
delle ;

A la Ville, en Province il se fait  
écouter ;

Le Campagnard l'admire & tâche  
à l'imiter.

La Cour est un amas de divers ca-  
ractères ,

Elle a de bons esprits, elle en a de  
vulgaires ;

Il est des Courtisans digne d'être  
jouis ,

Il en est beaucoup plus digne d'être  
loués ;

Des hommes élevez dans de fausses  
idées ,

Que depuis leur enfance ils ont tou-  
jours gardées ;

Qui confondant la gloire avec la va-  
nité ,

De folles passions ont le cour agité.

On y trouve sur tout de ces faits  
d'importance ,

Eblois de l'éclat de leur haute nais-  
sance ,

Et trop fiers d'un honneur qu'ils ne  
meritent pas ,

Dont la foible raison s'égare à cha-  
que pas ;  
Qui sans cesse occupez de leurs vai-  
nes chimères ,  
Prônent toujours leur rang ou celui  
de leur peres ,  
Et charmez de l'encens des serviles  
flatteurs ,  
De leurs propres défauts sont les ad-  
mirateurs ;  
On les voit s'applaudir de cent im-  
pertinences ,  
Observer avec soin de fieres conte-  
nances ,  
Et jeter de travers des regards dé-  
daigneux  
Sur ceux que la fortune a mis au-  
dessous d'eux ;  
Le doucereux Lisis seul contant de  
luy-même ,  
En ses faux agrémens trouve un mé-  
rite extrême ;  
Faustin met tous ses soins à faire le  
Seigneur ;  
Il y fait consister sa gloire & son bon-  
heur ;

Sens-

Semblable à cet oiseau fier de son  
beau plumage,

Ou des cent yeux d'argus brille la  
vive image;

Il éralle à nos yeux son bien, sa qua-  
lité,

S'admire & se complait en sa propre  
beauté.

Biron, Cleante, Acis, sont des  
fous d'Armoiries,

Ils fatiguent la Cour avec leurs ré-  
veries,

Et par leurs vains discours, leurs  
blasons ennuyeux,

Chez tous les Souverains ils se font  
des ayenx.

Du beau sexe Daphnis trahissant  
les tendresses,

Divulgue les faveurs de toutes ses  
maîtresses;

Le galand Licidas trafique de sou-  
pirs,

Et sçait mettre à profit l'amour &  
ses plaisirs;

Comme on void au Printemps l'a-  
beille ménagere,

Voler de fleur en fleur d'une course  
legere,  
Les succer tour à tour, & du suc de  
ces fleurs,  
En composer son miel & vivre de  
douceurs.  
Tel on voit Licidas volant de belle  
en belle,  
S'enrichir chaque jour par quelque  
amour nouvelle.  
Le frivole Bias, s'épuise en compli-  
ments,  
Aux offres de service, il joint mille  
sermens,  
Vous embrasse en tous lieux, vous  
comble de caresses,  
Mais il ne tient jamais une de ses  
promesses.  
Le jeune Clidamant est aimable &  
bienfait,  
Mais Clidamant s'enivre & ment  
comme un valet.  
Timandre a de l'esprit & quand il  
est à table,  
De tous les conviés c'est le plus  
agréable,

Il est plaisant, railleur, d'un char-  
mant entretien;

Mais il emprunte à tous & ne rend  
jamais rien;

Et de ses creanciers la nombreuse co-  
horte

Du matin jusqu'au soir vient assié-  
ger sa porte.

Cleon tâche à montrer par ses airs  
importans,

Qu'il a tout le secret des affaires des  
tems.

Damis reforme tout au gré de son  
caprice;

Il se plaint que la Cour ne luy rend  
pas justice;

Il s'érige en heros, il vante ses hauts  
faits,

Mais il a le malheur qu'on ne l'en-  
croid jamais.

Oronte plus heureux à vanter son  
courage,

Et les dons que du Ciel il reçût en  
partage,

Nous a dit tant de fois qu'il a de la  
vertu,

Que sur son témoignage enfin il en  
est cru.

Soubs le nom d'esprits forts on voit  
des temeraires,

Parler avec mépris des plus sacrés  
misteres;

Foibles, vains, ignorans, imbeciles  
mortels,

Vous rendés à regret le culte à nos  
autels;

Errans à la merci de vos vagues  
chimères,

Voulés-vous renoncer au vrai Dieu  
de vos peres,

Esprits presomptueux, libertins in-  
sensez,

Qu'attendez-vous d'ailleurs quand  
vous y renoncez;

Vous résistez sans cesse à vos propres  
lumières,

Pour flatter de vos sens les passions  
grossières;

Et vos cœurs entraînez par leurs dé-  
reglemens

Osent braver du Ciel les affreux  
Jugemens

Jus-

Jusqu'à ce que la mort par ses tri-  
stes approches

Y vienne réveiller de trop justes re-  
proches :

Alors confus, troublez, de remords,  
de terreurs ;

Vous quittez mais trop tard, vos fu-  
nestes erreurs.

Célebres débauches, voila votre  
peinture,

Voila de vos pareils la terrible avan-  
ture ;

Nôtre siècle en a vu des exemples  
fameux,

Ils vivoient comme vous, vous fini-  
rez comme eux.

Et vous qui profanez les choses les  
plus saintes,

Exposant à nos yeux des vertus tou-  
jours feintes,

Qui du voile sacré de la devotion  
Couvrez votre avarice & votre am-  
bition,

Et qui ne priez Dieu que pour trom-  
per les hommes,

Vous êtes fort connus dans le tems ou  
nous sommes ;

Du Dieu que vous joüez redoutez le  
courroux

Il n'est point de mortels si coupables  
que vous.

Parmi tant de héros de différente  
espece,

A la ville, à la Cour, nous en voyons  
sans cesse,

Qui se font distinguer par les rares  
talens,

Qui les ont mis au rang de joüeurs  
excellens,

Des Cartes & des Dez ils sçavent les  
fabriques,

Ils en sçavent les tours, & toutes les  
rubriques.

Appliqués sans relâche à cet art glo-  
rieux,

La Chance, le Brelan, le Lanf-  
quenet, la Bête,

Les menent chaque jour de conquête  
en conquête;

Et prompts à s'enrichir par des grains  
éclatans,

Ils s'érigent bien-tôt en hommes im-  
portans,

Ils

Ils pénètrent par tout , par tout on  
leur fait place ,

L'avidè Courrisan les flatte , les em-  
brasse ;

Avec eux il se lie , & tâche d'avoir  
part ,

Aux utiles secours qu'ils tirent de  
leur art ;

L'éclat de leurs tresors éblouissant  
leurs belles ,

Ces heureux conquerans trouvent  
peu de cruelles ;

Eussent ils sots , brutaux , laids &  
malgracieux ,

Ils sont beaux , pleins d'esprit &  
plaisent à leurs yeux.

Vous qui dans vos écrits pleins de  
vives peintures ,

Sur les vices du tems exercez vos  
censures ,

De ces héros divers , observez les  
défauts ,

Mais ne confondez pas les vrais  
avec les faux ;

Vous pouvez vous joüer de ces hom-  
mes frivoles

Qui

Qui n'offrent à nos yeux que de vaines idoles ;

Et vous devez louer ces sages Courtisans ,

Ces hommes genereux , civils & bien faisans ,

Qui n'abusent jamais des droits de leur naissance ;

Qui ne font point sentir le poids de leur puissance ;

Qui souvent occupez à faire des heureux ,

Rendent de leurs vertus le public amoureux .

C'est ainsi qu'à paru ton ame plus qu'humaine .

Veritable héros , sage & vaillant Turenne ,

Si grand par tes exploits , plus grand par ta bonté ,

Et modele parfait de générosité .

Tel vécut Montausier , genereux & sincere ;

Observant pour luy même une vertu severe ,

Du mérite toujours le zélé protecteur ,

Et

Et le fier ennemi du fourbe & du  
flatteur.

Tel est le vertueux & le sage Che-  
vreuse,

Exerçant chaque jour son humeur  
generouse ;

Sans faste, sans orgueil, modeste,  
humble, pieux,

D'un esprit éclairé, sçavant, judi-  
cieux.

Beauvilliers me presente un autre  
exemple illustre,

Qui des mêmes vertus reçoit un si  
beaulustre ;

Qui joint la politesse à la solidité,  
La grandeur de courage avec la pie-  
té.

Generoux Cardinal, ferme & sça-  
vant d'Estrées,

Dont la gloire s'étend par toutes les  
contrées ;

Ton esprit, ton grand cœur, ton  
amour pour ton Roy,

Exigent dans ces vers des éloges de  
moy.

Et toi qui dans la guerre entretiens  
l'abondance,

Dont

Dont le genie heureux, les soins,  
 L'intelligence,  
 Font naître sous tes pastant de riches  
 tresors,  
 Qui de nos ennemis confondent les  
 efforts;  
 Toi qui dans les emplois où ton Prince  
 t'appelle,  
 Signales chaque jour ta prudence &  
 ton zele,  
 Et de qui les conseils toujours pleins  
 d'équité,  
 Font marcher la raison avant l'au-  
 thorité;  
 Aimable Pontchartrain, Ministre  
 juste & sage,  
 D'une Muse sans fard souffre ce té-  
 moignage;  
 On ne peut trop louer, le digne, l'heu-  
 reux choix  
 Qu'à fait en t'élevant le plus parfait  
 des Roys.  
 Tâchons de peindre encore une fem-  
 me heroïque,  
 Digne par ses vertus de l'estime pu-  
 blique,

Dont

Dont l'esprit est rempli des plus vi-  
 ves clartez ;  
 Qui chasse de son cœur les folles va-  
 nitez ;  
 Qui par l'heureux effet d'un mérite  
 sublime ,  
 Placée au plus haut point d'une par-  
 faite estime ,  
 Dans le cœur d'un heros toujours  
 victorieux ,  
 Use si sagement d'un choix si glo-  
 rieux ;  
 Elle en voit tout l'éclat sans en être  
 éblouie ,  
 Elle oppose aux grandeurs une force  
 inouïe ,  
 Rangs, titres, dignitez, idoles des  
 mortels ,  
 Olimpe vous immole aux pieds de  
 nos autels.

Hé bien, dît le Commandeur,  
 que dites vous de ces vers.

Je dis, répondit la Dame, qu'ils  
 contiennent bien des veritez,  
 qu'elles y sont vigoureusement  
 expri-

exprimées, & qu'il y en a qui ne plairont pas à tous les jeunes Courtisans.

Je ne crois pas aussi, repliqua le Commandeur, que celui qui les a faits, ait eu dessein de plaire aux impertinens qu'il y a dépeints; mais je suis persuadé qu'ils plairont aux honnêtes gens, & qu'ils feront fort aises d'y trouver des portraits assez vifs de quelques sots originaux qui les fatiguent tous les jours; & ce seroit rendre un service considérable au public que de les corriger & de les instruire; mais ce n'est pas pour cela que je suis revenu de Malthe.

Je viens, poursuivit-il, pour satisfaire à mon premier devoir, qui est de servir mon Prince & pour admirer en sa personne une source inépuisable de vertus & d'actions héroïques, qui remplissent tout l'univers de sa gloire; la profonde sagesse qui regle tous ses desseins; le secret impenetrable de  
ses

ses conseils; la certitude du succès toujours attachée à ses entreprises; son activité, sa vigilance & son intrepidité à les exécuter; son travail constant & assidu à procurer le repos & le bonheur de ses peuples; l'ordre immuable qu'il s'est luy-même prescrit dans ses occupations pour remplir dignement toutes les fonctions de la Royauté; sa fermeté inébranlable à maintenir ses loix; ses traitez & ses promesses particulieres, à conserver une justice égale pour tous ses sujets; à empêcher que le foible ne soit opprimé par le puissant; & à se juger soy-même avec rigueur quand ils'agit de ses propres intérêts; ce genie supérieur aux plus grands genies; ce discernement fin, délicat & solide; cette grande penetration dans les affaires les plus difficiles; cette présence d'esprit admirable à répondre & à décider sur le champ d'une manière qui surprend les Ministres

les

les plus consommez ; & qui fait recevoir comme des oracles toutes les réponses qui sortent de sa bouche ; cette grandeur d'ame dont la tranquillité n'est jamais ébranlée par les événemens les plus importants & les plus imprévus : Enfin ce courage heroïque, qui seul suffit contre tous, qui suffit non seulement pour rendre inutiles les efforts de tant de Nations conjurées contre lui ; mais encore pour triompher par tout de cette multitude d'ennemis, qui semblent ne s'être unis que pour augmenter la gloire de son triomphe.

Nous n'admirons pas seulement en luy, ajoûta la Dame, toutes ces grandes qualitez qui en font un véritable héros ; nous admirons encore celles, qui en font un parfaitement honnête homme, cette douceur, cette grace naturelle qui est répandue sur ses moindres actions, comme sur les plus grandes ; ces manieres honnêtes  
dont

dont il les accompagne & qui l'ont  
toujours fait regarder comme le  
plus civil de son Royaume; cette  
grande justesse qui regne dans  
toutes ses pensées, & cette politesse  
avec la quelle il les exprime.

Pour moy, dit le Duc, je crois  
qu'on ne peut assez louer le pou-  
voir qu'il a sur luy-même, qui  
fait qu'on ne l'a jamais veu s'em-  
porter contre qui que ce soit; cet  
art réservé à luy seul, d'avoir pu  
accorder deux choses jusques ici  
incompatibles, qui sont une puis-  
sance absoluë, & une parfaite &  
constante modération; cette bel-  
le égalité d'humeur, dont nous ne  
le voyons point sortir qui rend  
toujours sa présence si souhaitable  
à tous ses Courtisans, & qui fait  
qu'ils recherchent sans cesse à s'en  
approcher avec autant d'empres-  
sement qu'ils y trouvent de satis-  
faction & de plaisir.

Et moy, reprît le Comman-  
deur, je ne trouve rien de plus  
louä-

louable que le soin qu'il prend de rendre justice au mérite, & dès qu'il luy est connu; la distinction avantageuse qu'il en fait par tout où il le rencontre, & l'art qu'il a de gagner les cœurs de tous ceux qui l'approchent, qui est le grand secret de réussir en l'art de regner, dans lequel il excelle par dessus tous les Princes qui ont jamais vécu.

Voilà, poursuivit-il, des qualitez que Messieurs les jeunes gens de Cour, ont tous les jours devant les yeux, & qui est-ce qui les empêche de travailler à les imiter & à se former sur un si grand modèle.

C'est, dît la Dame, parce qu'elles sont presque toutes hors de leur portée.

J'en demeure d'accord, répondit le Commandeur, je ne prétend aussi parler que de celles auxquelles ils peuvent atteindre, tant en ce qui regarde leurs manières d'a-

gir

gir que de s'exprimer ; ils peuvent être comme luy genereux, bien faisans, doux, civils, honnêtes, polis & agréables ; ils peuvent s'étudier à plaire, à parler juste, & à parler bien ; à ne dire précisément que ce qu'il faut dire sur chaque sujet ; à s'attirer l'estime & les inclinations d'un chacun ; & ceux qui négligent de s'y appliquer, sont d'autant moins excusables, que rien n'instruit mieux que les exemples vivans, & qu'ils manquent de profiter en cela du grand avantage que nous avons de vivre sous le regne heureux d'un Roy si accompli.

Ce grand exemple proposé par le Commandeur, fit plus d'effet sur les esprits des trois Dames & des deux Cavaliers, que toutes les autres raisons qu'il leur avoit dites ; ils convinrent de bonne foy qu'ils avoient tort de se servir de plusieurs méchantes façons de parler & de termes mal-inventez

G

ou

ou mal appliquez ; ils luy promirent qu'ils seroient désormais plus circonspects dans leurs manieres de s'exprimer, tant en ce qui regarde le choix & l'application des mots qu'à observer la justesse, la discretion & la politesse necessaire dans tous leurs discours ; & les deux jeunes Courtisans y ajoûterent qu'ils esperoient de profiter de ses leçons, pour corriger en eux les défauts qu'ils y appercevraient, & pour éviter les manieres d'agir ridicules qu'il avoit blâmées avec tant de raison.

F I N.

L E T.

## LETTRE

A MONSIEUR \*\*\*

*Sur le Livre des Mois à la Mode.*

VOUS m'avez fait un grand plaisir, Monsieur de m'envoyer le livre de Monsieur de . . . sur les mots nouveaux, cet ouvrage plaît fort ici, il y trouve d'illustres & de fins approbateurs; & puisque vous voulez que je vous en mande mes sentimens, j'y ay trouvé de la justesse dans les observations, un choix & un tour heureux & naturel dans les pensées, & beaucoup de vivacité dans la maniere de les exprimer. Le Commandeur y parle par tout en homme habile, agréable & plein de sens; j'aime jusqu'à ses chagrins, & si je ne craignois d'être mis au nombre de

ceux qu'il a critiquez si à propos, je dirois que c'est *un joli homme*.

Il me semble que cette Critique a deux fins principales ; l'une est de châtier la licence que se donnent quelques jeunes gens d'introduire de mauvaises façons de parler & des termes mal-inventez ou mal-appliquez ; & de tâcher à la reprimer par le ridicule qu'on y fait appercevoir ; l'autre est de faire remarquer le manque de politesse & les mœurs corrompues qui regnent présentement parmi plusieurs de nos jeunes courtisans, à dessein de les en corriger ; on ne peut traiter ces matieres avec plus d'art & de delicatesse ni les enchaîner plus heureusement.

On y fait encore bonne justice de la sotte vanité qui regne présentement en France sur l'usurpation des vaines titres ; cette foule de Comtes & de Marquis de noms obscurs que le  
Com-

Commandeur a trouvé à son retour de Malthe; (surquoi il suppose plaisamment qu'il faut qu'il en soit venu une recrue d'Italie où tout le monde porte ces titres) est une observation digne de sa critique & de l'avis qu'il donne de les obliger à secourir l'Etat de quelque somme pour prix de leur dignité.

L'exemple de *Mr. Simon*, fils du Marchand, devenu *Marquis de S. Simon*, & la maniere vive & agréable dont il est raconté m'a rejoui, sur tout lors qu'il dit qu'en allant en Italie il commença par faire canoniser son nom.

Les faux Princes y sont traittez comme ils le méritent avec leur vaine affectation de dire incessamment & à propos de rien, *Monsieur mon pere, & Madame ma mere*; encore s'ils se contentoient de le dire une fois à chacun de ceux qu'ils veulent instruire

de leur pretention à la Principauté comme une marque de leur prise de possession, on leur pardonneroit; mais il y en a qui usent de cette façon de parler à un tel excez qu'ils en fatiguent & impatientent ceux qui les écoutent; c'est ce qui est arrivé il n'y a pas long-tems à un jeune homme de qualité avec un de ces jeunes Princes prétendus qui étoit de ses amis, & qui lui disoit sans cesse *Monseur mon Pere* a fait ceci, *Madame ma mere* à dit cela; cet homme de qualité ennuyé de cette mauvaise affectation, lui dît, je te prie fais moy un plaisir; & le Prince prétendu lui ayant demandé ce qu'il desiroit de lui; c'est, lui répondit-il avec un chagrin réjouissant, de ne me plus parler d'aujourd'huy de *Monseur ton pere* ni de *Madame ta mere*.

Et ce que dît le Commandeur sur les Cardinaux qui veulent s'égal-  
 er

ler aux Roys & précéder les autres Souverains ; sur les Evêques qui se *Monseigneurisent*, & se font donner le titre fastueux de *vôtre Grandeur* ; & sur les Religieux qui se traittent de *vôtre Reverence*, est d'autant plus judicieusement remarqué qu'il n'y a gueres d'abus plus blâmable & plus ridicule que de voir les Ministres de la Religion usurper chaque jour, de vains honneurs, & s'attribuer de vains titres si opposez à l'humilité chrétienne, dont ils sont obligez de donner des exemples à tous les fideles, & qu'ils doivent regarder comme l'un de leurs devoirs les plus indispensables : il a aussi fait des observations fort justes sur les autres effets de la sottise vanité qui regne assez universellement parmi les hommes ; & qui est à mon gré la source la plus féconde de la bonne raillerie ; & il faut que ceux qui donnent dans ces sortes

de foibleſſes avoüent leur tort fans pouvoir s'excuser ſur le mauvais exemple qui ne peut autorifer les ſottifes.

Le titre de *vôtre Grandeur* me fait ſouvenir de la réponse que fit un grand Miniſtre d'Etat, qui étoit de groſſe taille, à quelqu'un qui le lui donnoit, dites *ma groſſeur*, lui répondit-il aſſez plaiſamment; il donna par le mépris qu'il fit de ce vain titre, une marque de ſon jugement; & il ne tiendra qu'à ceux qui ſont en pareil rang de profiter d'un ſi bon exemple.

L'aventure de *Mr. Guillemot* m'a paru plaiſante, & je ne l'ay pas plaint dans la diſgrace qu'il a eüe d'apprendre l'infidélité de ſa femme pour l'avoir nommée avec cérémonie devant le jeune Courtiſan étourdi; je ſuis de l'avis du Commandeur ſur la remarque qu'il fait touchant cette maniere dont la plûpart des maris parlent  
pre-

presentement de leurs femmes, je  
 croy que la vanité s'est en cela dé-  
 guifée sous le masque de la poli-  
 tesse & qu'il seroit plus séant à un  
 homme qui, comme il le remarque  
 fort bien, donne le nom & le rang  
 à sa femme, de l'appeller *ma fem-  
 me*, suivant l'usage de nos peres &  
 d'une partie de ceux qui vivent en-  
 core aujourd'huy, que de l'appeller  
 toujourns *Madame*, en parlant d'el-  
 le en compagnie, selon le nouvel  
 usage introduit par les jeunes gens;  
 mais il est presentement trop éta-  
 bli pour esperer de le changer: il a  
 commencé à s'introduire par des  
 gens d'une si grande qualité qu'on  
 ne pouvoit les blâmer d'en user  
 ainsi; ceux d'un rang un peu au  
 dessous ont crû être en droit de les  
 imiter; & cet usage a enfin descen-  
 du par degrés depuis le Prince jus-  
 qu'au Marchand du Palais, qui dit  
 aussi *Madame Laigu, Madame le  
 Gras* & ainsi des autres en parlant  
 de leurs femmes.

*Fa-  
 meux  
 Mar-  
 chand  
 de Bi-  
 joux  
 & de  
 Ru-  
 bans.*

Il y a long-têms que je me suis appercû aussi bien que le Commandeur, du ridicule de certains Bourgeois qui à l'occasion de la mort ou du mariage de quelqu'un de leur famille, font imprimer un grand article de leur généalogie obscure, qui au lieu de les honorer comme ils le prétendent, aprêtent à rire au public: comment peuvent-ils s'imaginer qu'ils en seront plus confiderez quand on sçaura que leur pere ou leur ayeul avoit une petite Charge dans une petite Ville de Province ou même dans la capitale du Royaume, & qu'ils sont alliez à sept ou huit autres familles presque aussi obscures que la leur? ils travailleroient aussi utilement pour leur gloire en faisant imprimer leur nom avec ceux qui ont deviné l'énigme du mois passé.

Mais pour venir aux mots nouveaux qui font le principal sujet ou le pretexte de cette critique,  
je

je trouve que le gros, la tournure, les jours d'affaire, une grosse affaire, le joli homme, le joli Officier, joli à manger, je suis toute dérangée, ce qui s'appelle, il est vray que, c'est à dire que, il faut voir, il faut sçavoir, les airs mal appliqués, cela est bien triste, cela est violent, cela est fort, il m'a fait par merveille, il danse, a la perfection. Il n'est pas permis d'avoir autant d'esprit que Mr. &c. & toutes les autres sortes d'affectations de cette espece y sont tres-judicieusement critiquées, ainsi que le jargon attaché à chaque profession, & les façons de parler bourgeoises, que la Dame a fort bien remarquées; je voudrois seulement qu'elle se fût un peu plus étendue sur cette matiere qui donne un beau champ d'instruire ceux qui ne sçavent pas la difference qu'il y a entre certaines manieres de s'exprimer usitées parmi la bourgeoisie, & celles dont se

servent les gens du monde pour dire les mêmes choses; leurs complimentens, leurs conversations ordinaires, leurs lettres de galanteries, sont d'un stile & d'un caractère tout différent: & ces différences me paroissent dignes des observations du Commandeur.

Il nous a mis le ridicule du gros, mal appliqué, en un fort beau jour par les exemples du gros Turc, du gros Visir, du gros Alexandre, des gros charmes, des gros airs, de la grosse vertu; cela me fait souvenir d'une chanson qui courut il y a quelque tems contre le gros & contre quelques autres mauvaises façons de parler; elle est sur un air de l'Opera d'Acis & de Galathée, dont les paroles commencent par ces mots, *qu'une injuste fierté nous cause de contrainte*, la voicy.

Une grosse beauté déränge la cer-  
velle,

Et fait pousser de gros soupirs ;

La grosse qualité peut flater nos  
desirs,

On se donne des airs & l'on s'en-  
tête d'elle.

Mais avec un gros bien l'on a ce  
qui s'appelle,

Un gros bonheur, de gros plai-  
sirs.

Cette chanson avoit assez bien  
commencé à attaquer le gros, &  
la critique des Mots à la mode le  
presse si vivement qu'il semble  
qu'il aura de la peine à s'en fau-  
ver ; mais avec tout cela, Mon-  
sieur, le grand nombre de ses par-  
tifans le défendra encore long-  
têms contre les attaques du Com-  
mandeur, & ils ne se refoudront  
pas aisément à l'abandonner. Je  
vais vous en donner une preuve  
convainquante ; je venois de lire

cette Critique avec un homme de la Cour; il l'avoit fort approuvée & en avoit ri avec moy; un quart d'heure après s'étant jetté sur les affaires d'Etat & dans un profond serieux; il faut; me dit-il, que le Prince d'Orange ait *un gros esprit* pour dupper comme il fait, les Anglois & la plûpart des Princes de l'Europe qui se ruinent pour le maintenir; je ne pûs m'empêcher de rire en voyant le peu de profit qu'il avoit fait de la lecture de cet ouvrage jusqu'à appliquer le terme de *gros* plus improprement & plus ridiculement que je l'aye encore entendu.

Voilà, Monsieur, comme la plûpart des hommes sont faits (pardonnez-moy cette déman-geaison qui me vient de moraliser; ils rient de ces sottés façons de parler, & ils sont les premiers à les redire; on à beau les leur faire remarquer ils y retombent à tous momens; ils ressemblent à un hor-

horloge qui étant montée va toujours son même train ; il en est de même de leurs actions comme de leur maniere de s'exprimer ; sont-ils sujets à certains vices & à certains défauts naturels, leur temperament l'emporte presque toujours sur les raisonnemens, les avis & les remontrances ; ainſi c'est en vain que les bons critiques pretendroient reformer les hommes ; tout ce qu'ils peuvent faire, c'est de les amuser comme les vieilles amusent les enfans en leur faisant de petits contes ; on me dira que les ingenieufes Comedies de *Moliere*, & les belles ſatyres de *des Preaux*, ont corrigé beaucoup de vicieus & de ridicules, à la Cour & à la Ville ; je le veux croire, mais il en renaît tous les jours un plus grand nombre comme des ſauterelles ; ce n'est pas qu'il ne regne presentement dans nôtre Cour un esprit vif, fin & délicat qui connoît & qui developpe le ridi-

ridicule le plus caché ; mais la subtilité va souvent à en mettre ou il n'y en a point, & à vouloir y tourner les choses même les plus louables & les plus dignes d'être estimées, & c'est en quoy je remarque que s'exerce le plus ordinairement la vivacité de l'esprit de plusieurs de nos jeunes Courtisans ; tout ce qui s'oppose à leurs passions déreglées, les choque de telle sorte qu'ils tâchent à s'en venger & à éluder l'instruction par des plaisanteries mal fondées.

J'ay une objection à faire au Commandeur ; il me semble qu'il s'est un peu trop déclaré contre cette nouvelle façon de parler *il y a appartement*, je demeure d'accord avec luy, que la construction en est mauvaise ; mais il s'en est introduit beaucoup d'autres aussi irrégulieres, & il doit regarder celle cy comme étant receüe & adoptée par le bel usage des plus honnêtes gens de la Cour, qu'il distingue fort.

fort bien du mauvais usage de quelques jeunes gens sans goût, qui hazardent plusieurs mauvaises façons de parler; ainsi selon sa propre regle il doit approuver qu'on dise *il y a appartement*, pour exprimer qu'on s'assemble dans l'appartement du Roy; il est vray qu'il passe à la fin condamnation contre ce qu'il en avoit dit, mais on void que c'est avec peine, & un peu trop à regret.

Il a eu raison de ne pas approuver les extentions qu'on donne à cette maniere de s'exprimer, car quoi que *il y a appartement*, ait été bien reçu, on ne doit pas dire pour cela *il y a toilette*, ni *il y a canal*, non plus qu'*il y a Marly*: je ne ferois pas aussi d'avis qu'on usat que fort sobrement d'une autre façon de parler de cette espece, née depuis peu à la Cour, qui est, *il y a caveau*, pour dire que Monseigneur jouë dans une chambre basse de son appartement de Versailles,

les, qu'on prétend qui ressemble à un caveau.

Je viens presentement au discours en vers, il y a de la noblesse dans les expressions, de la force, de la justesse & de la varieté dans les pensées; les peintures en sont vives & naturelles; la critique en est ingenieuse sans blesser personne en particulier, quoi que plaine de divers portraits que le lecteur peut appliquer; la comparaison du Paon & celle de l'Abeille y sont bien touchées: la derniere sur tout me paroît gracieuse & comparable aux plus belles des anciens; les louanges y sont délicates & heureusement exprimées & encore plus heureusement appliquées; & on peut dire que cet ouvrage excelle en deux arts fort opposés qui sont ceux de bien blâmer & de bien louer.

Il y a en quatre vers un portrait de feu Mr. de Montauzier, qui selon moy fait honneur à son auteur,

theur, cet éloge fait voir qu'il est amy de la verité en rendant justice au merite des morts aussi bien qu'à celui des vivans, & il est encore digne de louange par le bon choix qu'il a fait de tous ceux qu'il a loués, & que le public louë avec luy.

J'ai trouvé l'éloge du Roy par où il finit, parfaitement bien touché & d'une main de maître; le vray y regne par tout, on peut dire que c'est un portrait fait d'après nature, & si bien caractérisé, qu'on ne peut avec justice attribuer les mêmes louanges à un autre homme vivant, ce qui est une marque essentielle de la perfection de l'éloge, qui doit être aussi propre à celui pour qui il est destiné, qu'un habit pour la personne qui le doit porter: vous trouverez peut-être la comparaison un peu basse pour un sujet aussi élevé, mais il me semble qu'elle exprime assez bien ma pensée; je trouve en-  
core

core cet éloge du Roy tres-bien mis en œuvre à la fin de cette critique, où il ne vient point comme, on dit, *ut Deus in machina*, mais comme un exemple & un modèle parfait & nécessaire qu'il propose aux jeunes gens mal polis & déréglés dans leurs mœurs pour les remettre dans le bon chemin.

Cette ingénieuse critique me donneroit matière de m'étendre davantage si je ne craignois de vous ennuyer par de plus amples remarques, que vous avez sans doute faites en la lisant; il me reste à vous dire que le plus grand défaut que j'y trouve est qu'elle est trop courte, & que quoy que je vous aye dit que les bons livres profitent peu au public, je suis cependant persuadé que les ouvrages de cette délicatesse peuvent redresser beaucoup de gens, & être plus profitables que d'autres plus sérieux, par l'aprehension que les hommes ont de tomber dans le ridicule.

dicule; ainsi si vous êtes touché de l'utilité publique vous devez exhorter Monsieur de. . . . à ne pas laisser inutile un talent comme le sien; & à enrichir nôtre langue de quelques autres productions de son esprit, il peut s'affurer que tant qu'il fera parler son Commandeur ou qu'il parlera en son propre nom avec autant de solidité, & d'agrément, il sera écouté avec plaisir, & applaudi par tout ce qu'il y a de gens raisonnables, je suis &c. A Versailles ce 14. Janvier 1692.

CA-

# CATALOGUE

Des Livres imprimez  
chez

ABRAHAM TROYEL,

**A** Pologie pour leurs Majestés Britanniques, contre un infame Libelle, intitulé le vrai portrait de Guillaume de Nassau, nouvel Absalon, nouvel Herode, nouveau Cromwel, nouveau Neron, 12

--- d'un tour nouveau, contre les quatre Dialogues de l'Abbé d'Angeau, 12

Alix Preparation à la Sainte Cene, 12

Actes du Clergé de France en 1685. avec des Reflexions, 12

Abbadie Reflexions sur la presence réelle de J. C. 12

--- Caracteres du Chrétien & du Christianisme, Sermons, 12

Adelaide de Champagne, 12

Bonnes & saintes pensées, 12

Blondel Histoire du Calendrier Romain, 12

--- Art de jetter les Bombes, 12

Brantome Dames galantes, 2 vol. 12

La Chambre Caracteres des passions, 12

Conjuration du Comte Jean Louïs de Fiesque, 12

Discipline des Eglises Reformées de France, 12

Les feuilles de Figuier, 12

Histoi-

## C A T A L O G U E

- Histoire du Calvinisme, par Maimbourg,  
12
- amoureuse des Gaules par Buffi Rab-  
butin, 12
- d'Allemagne par Monzanbano, 12
- de la Sainte Ecriture en forme de Ca-  
techisme, 12
- L'Homme de Cour de Balt: Gracian, avec  
les Notes d'Amelot de la Houffaye, 12
- Jurieu, la Balance du Sanctuaire Sermon,  
12
- Anéantissement de l'Homme, Ser-  
mon, 12
- Devoirs du Chrétien & du Christia-  
nisme, Sermon, 12
- de l'excellence de la Grace, Sermon, 12
- Journée sainte de Vernoy, 12
- Jardinier François, & Delices de la Cam-  
pagne, 2 vol. 12
- Lettre pour la réunion des Religions, 12
- Morus fragmens de Sermons avec ses der-  
nieres Heures, 12
- Sermons XVIII. sur le VIII. Chap.  
aux Romains, 8
- VII. Sermons sur divers Textes, 8
- Memoires du Maréchal de Bassompierre, 2  
vol. 12
- Metamorphoses d'Ovide en Rondeau, 12
- Mépris du monde par If. Arnauld, 12
- Oeuvres de Rabelais, 2 vol. 12
- Les Plaintes des Protestans par Claude, 12
- La Pratique de Pieté par Bayle, 12
- Pseaumes de D. Antoine Roi de Portugal,  
12

Pajon

## C A T A L O G U E.

- Pajon Examen des Prejugez contre les Calvinistes , 12  
 Prieres de Faucheur , 12  
 --- ou nouveau Tresor de Prieres par Murat , 12  
 Quatre Dialogues de l'Abbé d'Angeau, 12  
 La Religion des Jesuites , 12  
 La Rhetorique François de Barry , 12  
 Recueil de diverses pieces concernant la Pensylvanie , 12  
 Reflexions ou sentences morales , 12  
 Relation d'un voyage en Angleterre par Sorbier , 12  
 --- de l'Inquisition de Goa , 12  
 Tableau du Socinianisme en VIII. Lettres , 12  
 --- du Sacrement de la Sainte Cene par Mestrezat , 12  
 Traité en forme de Lettre d'un Profelyte Refugié à ses Parens , 12  
 Tombeau des Controverses , 12  
 Voyage de Bethel avec les Pseaumes pour les jours de Cene , 12  
 --- du Mont Liban , 12  
 Vrai interêt des Princes , 12  
 La Voix de Dieu par Baxter , 12  
 Zamire Histoire Persaune , 12



25

AE 710  $\frac{2}{9}$  14

X2519828

Ha 6631h

K





CATALOGUE.

Valefiana ou bons mots & pensées  
agreables de M. de Valois, 12. fig.  
1694.

Secretaire des Amans. 12. 1694.

*Callières, Francois de:*  
DES MOTS

A LA MODE

ET

DES NOUVELLES

FACONS DE PARLER.

Inches

Centimetres

Farbkarte #13

B.I.G.

Blue

Cyan

Green

Yellow

Red

Magenta

White

3/Color

Black

A LA HAYE,  
Chez ABRAHAM TROYEL,  
Marchand Libraire à la grand' Sale  
de la Cour.

M. DC. XCIII.

2